

L'occupation du fort Lamothe au XIXe siècle Histoire sociale des militaires



Source : collection Hervé Faure

Stéphane Autran
pour la direction de l'aménagement du Grand Lyon
octobre 2011

GRANDLYON

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03
www.millenaire3.com

Sommaire

Préambule	p 3
Le réseau des fortifications lyonnaises de 1830 puis Grandlyonnaises de 1870	p 4
La vie quotidienne du soldat à la caserne	p 7
Le service militaire - avant et après la réforme de 1873 : éducation, civisme, discipline, sanction...	p 12
La caserne et la ville : source de prospérité et de désagréments	p 16
La place du soldat dans l'organisation hiérarchique	p 17
Les conditions de vie de la chambrée	p 20
Les cuisines	p 22
Les relations entre soldats	p 23
Les loisirs du soldat	p 25
Photos actuelles de la caserne Sergent Blandan désaffectée	p 27
Annexes	p 31
Histoire du 99e régiment d'infanterie	p 31
Extrait de l'article de la revue Rive Gauche : historique du 99 RI	p 32
Carnet de guerre et de captivité d'Alexandre Miachon	p 32
Correspondance d'Alexandre Miachon quelques jours avant la guerre	p 34
Exposition Limonest Patrimoine	p 37
Témoignage d'Hervé Faure	p 39
Témoignage du colonel Chevrier	p 40
Témoignage du colonel Bonijoly	p 42
Bibliographie	p 45

Préambule

Dans le cadre de l'aménagement de la caserne Sergent Blandan - sur le site du fort Lamothe - en parc urbain, le Grand Lyon désire mieux connaître l'histoire du lieu, en particulier l'histoire sociale des militaires qui occupèrent la place forte pendant plus de 150 ans. L'objectif final est de récolter des éléments sensibles de la présence militaire qui pourraient être mis en récit et présentés au grand public par l'intermédiaire de panneaux d'interprétation.

Au cours du XXe siècle, le site est utilisé de manière diverse par l'armée, au gré de ses réorganisations. En 1999, les militaires quittent le site. La police nationale utilise les bâtiments en les transformant. Les multiples activités militaires puis l'occupation policière ont fait disparaître la quasi totalité des traces des activités militaires d'origine. Les casernes ont par exemple été transformées en bureaux, la cuisine a disparu, les fossés sont comblés, etc.

Les archives militaires relatives au fonctionnement du fort Lamothe et plus tard de la caserne Sergent Blandan ont été transférées au Service historique de la Défense du ministère de la Défense et sont consultables au centre historique des archives à Vincennes. Ce fonds d'archives n'a pas à notre connaissance fait l'objet d'un travail de vulgarisation ou d'analyses universitaires¹. Son investigation nécessitant un investissement dépassant largement le cadre de cette étude, il a été décidé d'extrapoler à Lyon la vie quotidienne du militaire Français du XIXe et du début du XXe siècle. Nous avons fait appel aux spécialistes locaux du système de fortifications lyonnais². Ces experts nous ont confirmé la validité de nos hypothèses : étant donné le caractère national des décisions relatives au fonctionnement du système militaire, nous pouvons décrire la vie quotidienne du soldat Français ; elle est identique, à quelques éléments près, à celle du soldat du fort Lamothe.

Une série de fiches thématiques compose ce document. Elles ont l'ambition de dresser un portrait et une évolution au cours du XIXe siècle de la vie quotidienne du soldat de garnison. Nous aborderons le réseau des fortifications lyonnaises de 1830 puis Grandlyonnaises de 1870, la vie quotidienne du soldat à la caserne, le service militaire, la caserne et la ville, la place du soldat dans l'organisation hiérarchique, les conditions de vie de la chambrée, les cuisines, les relations entre soldats et les loisirs du soldat. Les annexes reproduisent les entretiens réalisés avec les spécialistes locaux, une série de témoignages de soldats lyonnais ainsi qu'un bref historique du 99e régiment d'infanterie qui a occupé le fort Lamothe.

1 Excepté la thèse de Madeleine Mettey-Bunebod, consacrée à l'architecture. Les fortifications de Lyon dans la première moitié du XIXe, Presse universitaires du septentrion, 1998

2 Roger Bonijoly, Jean-Pierre Chevrier, Hervé Faure

Le réseau des fortifications lyonnaises de 1830 puis Grandlyonnaises de 1870

Le réseau de Fleury

Au début du XIX^e siècle, le pouvoir politique décide de mettre à l'abri les villes de l'intérieur des adversaires des pays limitrophes. Les deux premières villes, la capitale et Lyon, "la grande cité financière et industrielle" font parties des priorités. Il n'y a pas de débat technique sur les principes de fortification et d'organisation des ouvrages. **Le modèle reste Vauban et la fortification bastionnée**. Le comité des fortifications dispose de commissions où sont décidées et priorisées les actions à entreprendre.

De 1831 à 1839, Lyon bénéficie de 10 millions de Francs pour la réalisation de ces travaux de fortification, soit la plus grosse somme pour une ville de province. Selon Haxo, la ville doit être cerclée d'une enceinte bastionnée, renforcée d'ouvrages détachés sur la rive droite du Rhône, dans les quartiers de la Guillotière et des Brotteaux.

Trois secteurs défensifs sont établis : rive droite de la Saône, presqu'île et rive gauche du Rhône.

- sur la rive droite de la Saône, la vieille enceinte de Fourvière à Vaise est remplacée par deux forts (Loyasse et Vaise) ; sont prévus deux forts détachés qui ne seront construits qu'après 1840. L'entrée de la presqu'île doit être fermée par les forts de Montessuy et de Caluire, reliés par des fossés, et aussi par le rétablissement de l'enceinte de la Croix-Rousse qui se termine sur la Saône par le fort Saint-Jean et sur le Rhône par le bastion Saint-Laurent. Le quartier de la Croix-Rousse, d'où sont parties les insurrections de 1831 et 1834 est bloqué entre son enceinte et les forts du nord.

- sur la rive gauche, Fleury édifie un arc de cercle fortifié composé d'une série de forts reliés par un fossé muni d'un épaulement. Avant 1840 sont construits les forts des Brotteaux, de Villeurbanne, de la Motte, du Colombier. Plus tard on fermera l'arc au sud par le fort de la Vitriolerie 1846 et celui de la Tête d'Or 1856.

Les grands travaux de fortification servent directement à l'**embauche de chômeurs à l'approche de l'hiver**. Dès 1815, l'armée est convaincue que les travaux de mise en état de la ville permettent "d'occuper des bras qui peuvent devenir dangereux". Le maintien de l'ordre passe par l'emploi des ouvriers au chômage. On achète donc la paix sociale pour éviter l'insurrection. La conjoncture économique est difficile : la Fabrique entre en récession à partir de 1826. Les débuts hâtifs des premières réalisations de 1831 laissent le sentiment d'impréparation et surtout une volonté d'employer des bras. **La ceinture de défense de Lyon va employer 20000 personnes**. En 1831, six chantiers sont ouverts simultanément. Ils occupent chacun d'entre-eux entre 400 à 500 ouvriers.

Une émeute partira d'un chantier de fortification en janvier 1831, dans le quartier des Charpennes. Vite maté, il n'en sera pas de même pour les insurrections d'octobre et novembre 1831. Le préfet et le commandant de la garde nationale sont capturés alors que l'Hôtel de ville est pris. Des soldats refusent de se battre et soutiennent les canuts. Le capitaine Viquesnel, aide de camp du général Fleury, responsable des projets de fortifications trouve la mort. L'armée - forte de 20000 hommes - après avoir battu en brèche en Bresse réoccupe la ville en décembre. Les mouvements émeutiers lyonnais font le tour de l'Europe. De nouvelles émeutes éclatent en 1834. Cette fois-ci, les postes stratégiques sont occupés par l'armée immédiatement.

Les forts sont en grande partie construits. Les bâtiments militaires dans l'enceinte des forts restent à l'état de projet ou n'ont pas eu de début d'exécution. Les casernes dans les forts Lamothe et St Irénée sont construites hâtivement. Leurs locaux d'habitation n'ont pas la même qualité architecturale que leurs casernes défensives, se multiplient et débordent l'enceinte du fort, couvrant le glacis de la gorge.

En 1848, des émeutes insurrectionnelles durent quatre mois à Lyon. A partir de cette date, il est décidé de réprimer avec force toute tentative de trouble. L'ordre public est une condition nécessaire au maintien du régime en place et pour faire face aux tentatives de déstabilisations venant de l'étranger.

Le réseau de ceinture des forts de Lyon qui quadrille systématiquement la ville peut être perçu comme des ouvrages de répression des révoltes populaires. Un fort permet de mettre à l'abri les poudrières, armurerie,

Freycinet, ministre de la guerre (1889-1890), croulait sous les dépenses d'entretiens et classe les forts en trois catégories : ceux qui jouent un rôle essentiel : on les modernise ; ceux d'un intérêt moindre : on les conserve sans les moderniser ; et les autres : on les abandonne en les désarmant. Les forts de Lyon entrent dans cette dernière catégorie.



La vie quotidienne du soldat à la caserne

Le départ des bleus des familles est un moment d'émotion intense : *"Rassurez vous, mères craintives, et consolez vos filles éplorées. Leurs frères et leurs fiancés vous seront rendus. Croyez sur parole le père qui mord sa moustache et force sa voix pour déclarer d'un air martial que le régiment fera du bien à son fils."*³

Gauches et intimidés, privés de leurs repères, impressionnés par l'uniforme, ces hommes, dont certains n'avaient jamais quitté leur famille et leur village, vont devoir apprendre en peu de temps les rudiments de l'instruction.

A son **arrivée à la caserne**, la nouvelle recrue suit un parcours immuable :

- la visite médicale, il faut s'assurer de la résistance physique des recrues. Les recrues sont vaccinées contre la variole, systématiquement à partir de 1857. La variole a pratiquement disparue au début du XXe siècle.

- la distribution de l'**uniforme et de la coiffe**. La chenille civile va se métamorphoser en papillon militaire. L'uniforme se révèle assez peu adapté... La tenue principale comprend shako, sabre, épaulettes, pantalon garance rouge (adopté en 1829). La couleur est critiquée car le soldat devient cible avec les progrès des fusils (800 m de portée). Les autres pays ont abandonné leurs couleurs voyantes pour éviter de se transformer en cibles. Des critiques s'élèvent pour rendre l'uniforme plus fonctionnel, adaptés aux exercices et combats et dépourvus des décors voyants

L'importance du **confort des chaussures** est cruciale : "chaussez vous large, chaussez vous long". "Il n'y a pas de bon troupier sans bonne chaussure".

A partir de 1872, dans l'infanterie, la coiffe ressemble à un petit casque assez bas fait de drap, de carton et de cuir, cravate de coton bleu pour se protéger du soleil dans le cou. Le casque arrive à partir de 1915.

- passage chez le **perruquier** : les cheveux sont coupés très court. Cette modification de l'apparence physique fait disparaître les signes extérieurs permettant de reconnaître l'origine sociale, la profession.

- **paquetage** : plusieurs tenues, bidon, sac et musette, accessoires et armes (dont il ne se sépare jamais), équipement spécial en cas de conflit...Les anciens initient le jeune soldat aux mystères du paquetage. Le paquetage est une "œuvre d'art" et d'équilibre que le soldat a sur sa tête, au dessus de son lit, a ses rites et ses secrets. Les effets sont pliés de manière consacrée, ce qui est à droite ne doit pas être à gauche. Le caporal vérifie, c'est la discipline. Cet équipement alourdit la charge lorsque le soldat quitte la caserne. Le fantassin transporte 33 kilos en 1873 : vêtement, entretien, vivres pour 4 jours, armes et munitions, tente-abri. A la veille du premier conflit mondial, le soldat français est l'un des plus chargé d'Europe.

Les gestes du quotidien de la chambrée sont immuables

- faire son lit, "au carré"

- s'habiller

- ranger ses affaires : très méticuleusement sur la planche à bagages disposée au dessus du lit, dans un ordre immuable.

- répondre à l'appel du caporal partageant la chambrée

- obsession de l'ordre jusqu'à l'intérieur du sac

- les chaussures sont accrochées à des clous fixés sous la planche à bagages

- le fusil est rangé dans le râtelier d'armes et le chien est mis au cran de sécurité. Rationalité du rangement : le peu d'espace est exploité au maximum.

3 Les grands dossiers de L'illustration, l'armée française, histoire d'un siècle 1843-1944

- règlement de 1833 : soins de propreté élémentaires : laver la tête, visage et mains. En 1892, renforcement : se rincer la bouche

La caserne en temps de paix est une véritable ville en miniature avec ses magasins, ses ateliers, ses bureaux et ses multiples services qui requièrent un personnel nombreux prélevé dans certains cas directement dans le contingent annuel.

Les corvées du régiment

Le bon soldat doit entretenir et nettoyer lui-même ses effets. Le blanchissement du linge (caleçon et chemise) est effectué une fois par semaine, avec une paie par retenue sur solde. Pour le soldat issu de milieu populaire, c'est une nouveauté et un progrès.

Pour le reste de l'équipement, c'est au soldat de l'entretenir minutieusement : époussetage des habits (crainte de la poussière comme agent de transmission de la tuberculose).

Les corvées de l'unité sont accomplies par tous les hommes, à tour de rôle sous l'autorité du caporal. Chaque jour un soldat s'occupe de l'entretien de la chambrée et deux autres sont chargés de remonter la soupe et le café. La corvée de la chambre : aération, balayage, essuyer la table, les bancs, les râteliers d'armes, enlever les ordures, entretenir le poêle, remplir la cruche d'eau et s'occuper de la lampe. (le tout en 10 min).

On trouve aussi les traditionnelles corvées de nourriture : pomme de terre, légumes, bois, charbon, pain, viande.

Le nettoyage des corridors, escaliers, cours, latrines est souvent réservé aux soldats punis pour fautes légères.

Culte de l'astiquage et de l'apparence

La "frotte et l'astique" ont pris une place prépondérante dans l'emploi du temps des garnisons. Le graissage des souliers, le cirage des buffleries, l'astiquage des casques, cuirasses occupent de nombreuses heures dans l'emploi du temps du soldat. Il faut sans cesse remettre en état l'uniforme souillé de poussière ou de boues des terrains de manœuvres comme celui de Sathonay.

L'instruction du soldat

La caserne est un centre d'hébergement et un centre d'instruction pour les nouveaux venus : engagés, conscrits ou remplaçants. Les nouveaux passent par l'école du soldat, sans arme puis avec arme, participent aux écoles de tir, avec des spécialisations plus ou moins complexes suivant la nature de l'équipement utilisé dans l'unité.

L'instruction est confiée aux caporaux et sous-officiers. Elle se fait par la répétition car il y a beaucoup d'illettrés jusqu'au milieu de la monarchie de juillet (la loi Guizot sur l'enseignement primaire, de 1833 commence à faire son effet sur l'instruction des conscrits vers 1840). Dans ces conditions, on pratique la répétition, la théorie est lue par un camarade moins ignorant. On répète les mouvements de la charge, de la nage... Les caporaux savent tout juste signer. Par contre, les caporaux et sous-officiers employés dans les bureaux des comptables, trésoriers, intendants doivent avoir une instruction bien supérieure à leurs collègues de l'infanterie. **L'apprentissage du règlement est difficile et laborieux car il est souvent appris par cœur**, sans bien comprendre sa signification. Ainsi, pour la pratique d'exercices techniques, l'apprentissage se fait par des essais et des tâtonnements. L'instructeur fait preuve de rudesse et de brutalité. Il est souvent obligé de toucher la recrue. Cette brutalité est à relativiser puisqu'elle est globalement présente dans la société, par exemple dans l'instruction scolaire des enfants.

Le service militaire doit endurcir physiquement et moralement et créer des hommes dociles, forts et honnêtes. La préoccupation prioritaire de l'armée est la préparation au combat. **Il faut dresser les hommes** pour arriver à ce but.

Un travail de mémoire met en exergue **une histoire mythique ressassant une gloire passée**. Des séries d'anecdotes édifiantes sont proposées aux soldats lors de séances ayant lieu les neuf premiers mois du service. Elles rappellent des exemples de bravoure, de discipline et d'abnégation militaire. L'armée doit forger la virilité, exalter la défense de la grande patrie, la France, à la petite patrie, le village, le pays, la famille, les parents, la fiancée.

"L'expérience de la caserne a vraisemblablement contribué de manière décisive chez les hommes du rang au renforcement du sentiment d'appartenance à la nation française, de même qu'elle a consolidé dans leur esprit l'idée du consentement au sacrifice patriotique"⁴.

Démontage et remontage de l'arme

Un fusil pèse 5 kilos. Il faut présenter, porter, reposer l'arme selon des cadences précises où le mouvement, très rapide, doit devenir un automatisme. Apprentissage du tir, couché, debout, à genou. Il faut pouvoir viser un point à 200 mètres jusqu'à 2000 mètres. L'entretien de l'arme est l'apprentissage le plus délicat. En 1872, le fantassin doit démonter et remonter 12 pièces de son fusil Chassepot. Le matériel fait des progrès, en 1874, le fusil Gras substitue la cartouche en papier à la cartouche métallique. En 1886, le fusil Lebel permet de doubler la cadence de tir, "le fusil que l'Europe nous envie" : précis à 400 mètres. "Cette jolie petite balle habillée de nickel peut traverser huit hommes en enfilade."

Les exercices de gymnastique

Les assouplissements du corps sont prévus dans la formation initiale du soldat : tendre les bras avec ou sans flexion, plier les genoux, tenir en équilibre sur une jambe, pratique de la course, du saut.

La gymnastique évolue et devient de plus en plus athlétique, d'inspiration suédoise. Elle vise à développer les capacités respiratoires des soldats. Des exercices d'escrime deviennent obligatoires à partir de 1872 jusqu'en 1894. La natation est encouragée à partir de 1872.

Les marches

Cinq pas sont à assimiler pour le fantassin : pas accéléré, pas en arrière, pas gymnastique, pas de route et pas de charge, où la vitesse est différente. Le pas de gymnastique est le plus rapide avec 8 km/h.

On apprend la marche en escouade, il faut emboîter le pas de celui qui se trouve devant lui, sans lui donner des coups de pied. Les marches débutent deux mois après l'incorporation des recrues. Elles habituent les hommes à la fatigue et participent à leur endurcissement moral et physique. A partir de 1875, on renforce la fréquence des marches. Une marche par semaine les mois d'été, deux marches par semaine les mois d'hiver : mercredi et samedi. Celle du samedi est effectuée de nuit et dure au moins 5 heures. Pour les nouvelles recrues, les marches n'excèdent pas 12 kilomètres sans sac. Ensuite l'équipement est chargé progressivement et les distances s'allongent. Les blessures aux pieds sont les problèmes physiques les plus courants. Les chaussures "godillots", de mauvaise qualité sont remplacées en 1881 par le brodequin. La marche est source de problèmes de santé allant jusqu'au coup de chaud et la mort par asphyxie.

"Flexion des extrémités intérieures et mouvement vertical des bras sans flexion ! Commencez !!...Et voilà tous mes maladroits, engoncés dans leurs bourgerons neufs dont la toile raide leur fait remonter le collet jusqu'aux oreilles, empesés comme des statues moyen-âge dans les plis de leurs robes de pierre, qui s'asseyaient sur leurs jarrets, les bras tendus, et se relèvent lentement, tous ensemble, pour se rebaisser ensuite et recommencer vingt ou trente fois cet exercice fastidieux, assaisonné de consigne pour ceux qui manquent de conviction"⁵.

Évolutions des terrains de manœuvres

Lorsqu'il est nommé à la tête de l'armée française, en 1911, Joffre désire rompre la routine de la vie de caserne. Chaque région militaire devra désormais disposer d'un camp de 10000 à 12000 hectares pour pratiquer des entraînements sur de vastes espaces. Le terrain d'entraînement doit ressembler autant que possible à un champ de bataille. Il permet l'apprentissage dans les conditions réelles du combat. Les civils se

4 Roynette, Odile, Bon pour le service : l'expérience de la caserne en France à la fin du XIXe siècle - (p. 342)

5 L'instruction des recrues, assouplissements 19 janvier 1889, dans L'illustration, op. cit.

méfient du déplacement des armées hors des terrains habituels d'exercice. Pour le soldat en revanche, ces sorties sont l'occasion de voir du pays et de sortir de l'écrasante routine de la vie de la caserne. Mais finalement, les séjours sous les tentes ou dans les baraquements, les marches interminables donnent rapidement aux hommes une certaine nostalgie de sa caserne et de son confort relatif.

En 1872, une réforme est décisive, elle permet au capitaine commandant son unité d'être responsable de l'enseignement primaire de ses soldats. L'officier va de fait bien mieux connaître ses hommes. La **lutte contre l'analphabétisme** devient un objectif prioritaire de l'armée. Les leçons ont alors pour cadre la chambrée et non plus l'école. Elles durent deux heures par jour pour les hommes illettrés et sont obligatoires. L'éradication de l'ignorance, les progrès scolaires deviennent une mission au même titre que l'instruction militaire. Les résultats obtenus sont plutôt bons. Avant les lois Ferry (école gratuite, laïque et obligatoire), l'armée était le seul endroit où des jeunes gens pouvaient recevoir une instruction primaire. L'armée participe à la diffusion du français même dans les zones les plus reculées du territoire.

L'instruction scolaire est aussi l'occasion de supprimer les moments d'oisiveté dans la journée, perçus comme préjudiciables à la discipline. Le "temps poreux" : discontinuité temporelle entre le temps de travail et le temps de non-travail : attente, flânerie, discussion entre camarades...des heures entières après la soupe du soir échappent à tout contrôle. Les recrues sont occupées en moyenne six heures et demie sur une journée de onze heures. Les exercices physiques et les services (corvées exigées à l'intérieur des compagnies) durent une heure et demie. Le reste du temps est employé de manière statique à l'instruction théorique dans les chambres ou dans les écoles régimentaires. La journée de travail paraît réduite par rapport à un ouvrier ; douze à quatorze heures de travail par jour pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle, ou un paysan, très longue pendant les grands travaux d'été. Le travail quotidien du militaire peut donc finalement sembler moins intensif que celui d'un civil issu du peuple.

En 1882, l'**instruction morale et civique** apparaît dans le programme d'instruction des soldats. On doit respecter l'uniforme, aimer son drapeau et sa patrie. L'éducation militaire prône l'amour du service, le sentiment du devoir, d'honneur et du dévouement à la patrie. La valeur du drapeau français est exaltée. Les jeunes hommes sont marqués par ses discours héroïques qui montrent la nécessité du sacrifice individuel et collectif pour la défense d'intérêts supérieurs.

En 1886, le général Boulanger, ministre de la guerre, donne un lustre républicain aux casernements : guérites peintes aux couleurs tricolores, bustes de Marianne placés dans les salles d'honneur. Il obtient qu'une salle d'apparat soit installée dans chaque caserne portant le nom des hommes tués à l'ennemi ainsi que les rapports relatant les hauts faits d'armes du régiment.

L'appel du soir à neuf heures

Les soldats se tiennent alignés le long du lit, les talons joints, le petit doigt sur la couture du pantalon. Après l'appel, dans une demi-heure, la chambrée entière dormira, excepté peut être le caporal. Éclairé par une lampe, il lit.

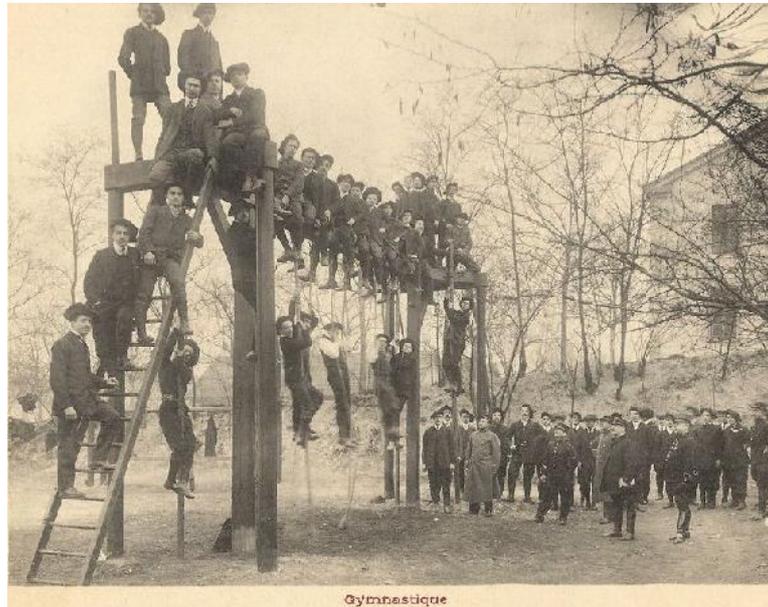
Dix heures : extinction des feux

Les hommes dorment serrés dans leur lit étroit. Un ou deux ronflent ; aucun ne bouge. Après les efforts physiques de la journée, le repos est bien mérité. L'obscurité est absolue. Sur les planches à bagages, où s'alignent les paquetages identiques, rien n'est visible. La nuit est froide et sans lune. Sur les lits, les effets d'habillement doublent les couvertures mises en commun pour faire de deux couchettes une seule. Chaque dormeur reste dans ses draps, séparé de son voisin, tout en bénéficiant de la chaleur du lit à deux. Les hommes reposent sur le côté, recroquevillés et coiffés d'une calotte de coton.

Les "bonnes planques"

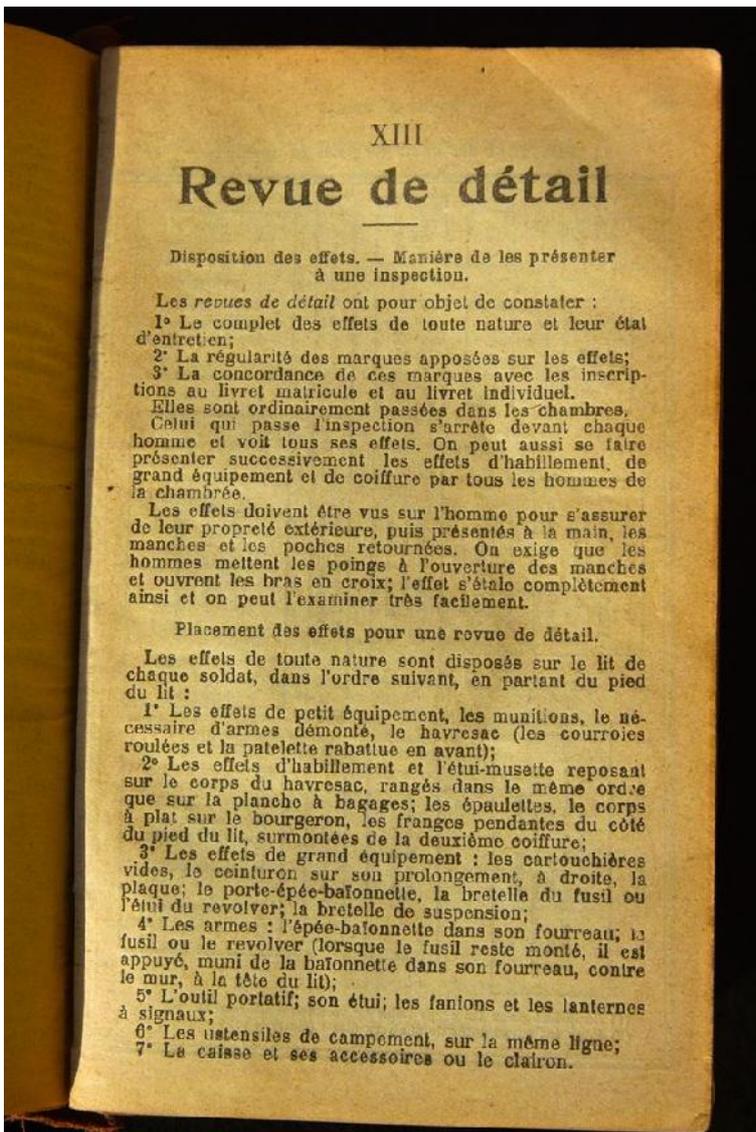
Certains postes sont convoités. Ces "bonnes planques" permettent d'être exempté de service et de corvée. On trouve les emplois d'ouvriers : tailleurs, garde-magasin, jardinier, bibliothécaire du régiment, secrétaire

du colonel, employé dans les bureaux, trésorier, cordonniers, bottiers, armuriers, selliers, maréchaux-ferrants, bourreliers et les emplois de musiciens (tambours, clairons, trompettes) auxquels sont confiées les différentes sonneries et batteries qui ponctuent les principaux moments du jour et de la nuit : réveil, corvée de propreté, soupe du matin, appel de 11 heures, rassemblement de la garde, soupe du soir, retraite, appel puis extinction des feux à 10 heures du soir. La musique participe à la construction d'un paysage sonore spécifique qui a marqué la mémoire des hommes. La caserne, c'est à la fois une odeur, une musique et un bruit.



Le service militaire - avant et après la réforme de 1873 : éducation, civisme, discipline, sanction

La population se satisfait du régime militaire institué en 1818. Il ne concerne qu'une minorité de la classe d'âge. Il y a 40 000 conscrits en 1818 ne représentant que le 7ème de la classe. Un quart sous Louis-Philippe. Le remplacement étant accepté, le système répond aux aspirations égoïstes et est donc plutôt populaire. En 1818, l'armée française est composée de 240.000 hommes. Ces besoins sont estimés à 40.000 hommes par an.



Le nombre des hommes appelés au service est fixé entre les départements, les arrondissements et les cantons proportionnellement à leur population. Sur l'ensemble du territoire national, les gens âgés de 20 ans et plus viennent tirer un numéro d'ordre au chef-lieu. Ensuite, le conseil de révision vient examiner les hommes du canton. Les bons numéros (élevés) s'opposent aux mauvais numéros qui exposent les jeunes à un départ pour l'armée.

L'instruction pratique du conscrit est longue. Il doit avoir une maîtrise parfaite des techniques de l'arme. L'éducation militaire comprend une soumission absolue aux supérieurs. On inculque l'abnégation, le courage, l'honneur, le sens de la camaraderie, l'esprit de corps. **Cet état d'esprit doit permettre au soldat d'affronter le champ de bataille sans céder à la panique et à survivre.**

Un service long - 6 ans - doit permettre une formation ad hoc et l'oubli des affections et des intérêts anciens. Cette durée suscite des oppositions et conforte l'image négative du séjour à la caserne *"synonyme d'école du vice et de déclasserement social chez les principaux écrivains militaires, les médecins ou les*

*hommes politiques, c'est à dire au sein d'une élite cultivée*⁶". Ceux qui ont une quelconque ambition riche ou moins riche se font remplacer pour échapper à la vie de la caserne. Adolphe Thiers : *"chacun sait que sept ans passés dans un régiment brisent toute espèce de carrière et rendent toute éducation impossible. Ainsi appliqué, le service militaire est une charge pour l'homme des champs, je le reconnais ; mais c'est une tyrannie pour ceux qui se destinent aux carrières exigeant une certaine éducation*⁷".

6 Roynette Odile, op. cit. p 44

7 Roynette Odile, ibid, p 44

Le recrutement en France en 1843

La France dispose de 350.000 hommes prêts. En cas de guerre, 150.000 hommes provenant de soldats en congés illimités ou de conscrits non-appelés sous les drapeaux, peuvent renforcer l'effectif. Cet effectif est considéré comme insuffisant pour un pays comptant 34 millions d'habitants. Avec 14 millions d'habitants, la Prusse arrive au même nombre de soldats.

Chaque année, la classe des conscrits atteint 300.000 hommes, on a retranché ceux dispensés pour des raisons légales : défaut de taille, faiblesse physique ou infirmités. *"Ceux qui restent sont soumis à la grande épreuve et voient leurs destinées jetées aux chances d'une loterie qui n'offre pas un bon numéro sur deux. Les heureux, une moitié à peu près, rendus à l'indépendance, vont se livrer en paix et sans distraction aux travaux de leur état, aux plaisirs de la jeunesse, aux joies de la famille. Les autres quittent le foyer domestique pour errer de caserne en caserne dans des lieux où nulle affection ne les attend, interrompent leur carrière, compromettant tout leur avenir, perdent quelquefois tout leur bonheur, voient enfin leurs plus belles années vouées à une vie pauvre, dure, monotone⁸".*

Le service militaire passe de 7 à 8 ans. Le service met à disposition huit contingents de 450.000 hommes environ. Au total, la France dispose de 5 à 600.000 hommes sur le pied de guerre.

Les hommes appelés au service subissent un lourd préjudice *"ces hommes ne perdent pas seulement le temps consacré au service, mais leur aptitude au travail, leurs chances d'emploi et les années de leur vie les plus importantes pour se créer une carrière."*⁹ Avant la guerre de 1870, le service militaire est long et contraignant, il isole le soldat de la vie civile et le marginalise. Celui-ci souffre dans l'opinion publique d'une image négative. *"Pour le paysan et l'ouvrier, il représente souvent, du moins quand il n'est pas librement choisi, une catastrophe¹⁰".*

La réforme du service militaire

La guerre (et la défaite) de 1870 engendre l'idée d'une nécessaire participation de la nation aux devoirs imposés par la défense nationale. Au lendemain des combats, la commission chargée de la réforme du recrutement militaire oblige la règle du **service militaire obligatoire et personnel**. Cette égalité retrouvée doit favoriser la concorde sociale. On assure à la fois le redressement moral du pays et la préparation à la défense nationale. On prône un dévouement collectif et l'oubli des égoïsmes particuliers. En 1870, l'armée oppose ses valeurs après la débâcle : honneur, courage, discipline, force. Elle incarne *"un ensemble de vertus morales susceptibles de régénérer un pays hanté par la conviction du déclin¹¹".*

La loi de 1872 interdit le remplacement, **tout Français déclaré apte au service peut être appelé à faire partie de l'armée** depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de quarante ans. Le service militaire devient obligatoire. Il est d'une durée de cinq ans dans l'armée active et de quatre dans l'armée de réserve de l'armée active. Seule une infirmité physique grave confère une exemption définitive. En cas de guerre, les différences entre conscrits sont abolies : tous les hommes risquent d'être confrontés à l'épreuve du feu.

Après la réforme de 1873, **le service militaire a des ambitions majeures pour la nation**. L'armée offre une garantie contre les menaces de subversion sociale, c'est une "école de fraternité nationale", ou une "école du relèvement moral". Elle enseigne le devoir patriotique, les vertus du sacrifice, le désintéressement et l'honneur. Dans l'esprit des premiers ministres républicains de l'Instruction publique, la formation militaire reste inséparable de l'ensemble de l'œuvre éducative. Le pouvoir militaire construit un discours culpabilisant : le manque de patriotisme, la perte des valeurs viriles et belliqueuses du soldat ont abouti à un lent dépérissement de l'esprit militaire. La défense de la patrie est devenue un fléau. Il faut que le service du pays se transforme en honneur et non en corvée.

8 Les grands dossiers de l'illustration, op. cit.

9 Les grands dossiers de l'illustration, op. cit.

10 Roynette Odile, op. cit. p 19

11 Roynette Odile, op. cit. p. 72

Le recensement et le tirage au sort sont désormais établis au niveau cantonal par le maire. Après tirage au sort, les mauvais numéros effectuent un service long, les bons numéros sont intégrés pour un an à six mois. La durée de cinq ans de service est théorique : après un an de service ne sont maintenus sous les drapeaux que les hommes dont le chiffre est fixé par le ministre de la guerre, en fonction d'impératifs budgétaires. En moyenne, de 1873 à 1886, la durée d'incorporation est inférieure à 4 ans. A partir de 1887, la durée passe à 3 ans. 1889 : durée officielle du service : 3 ans, 1905 : deux ans, 1913, ramenée à 3 ans.

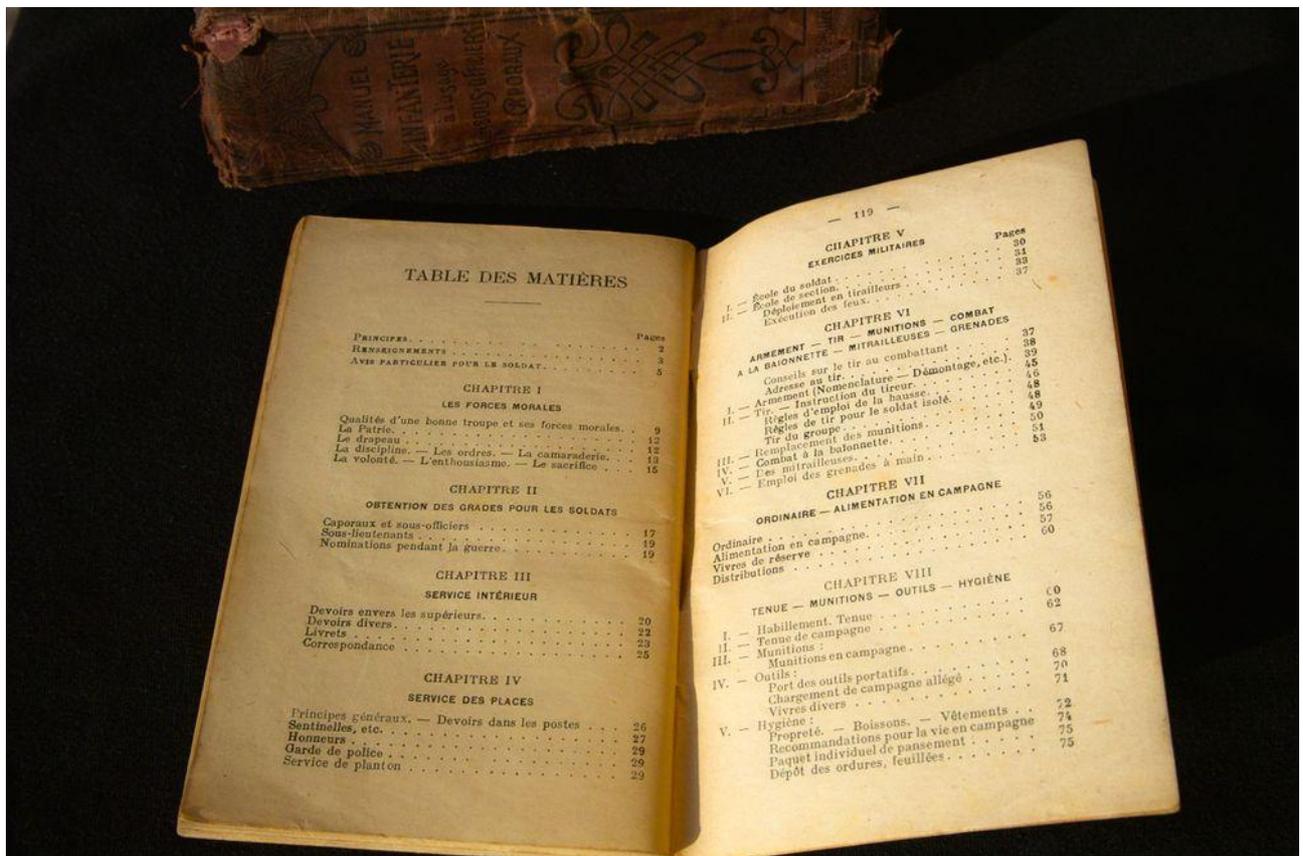
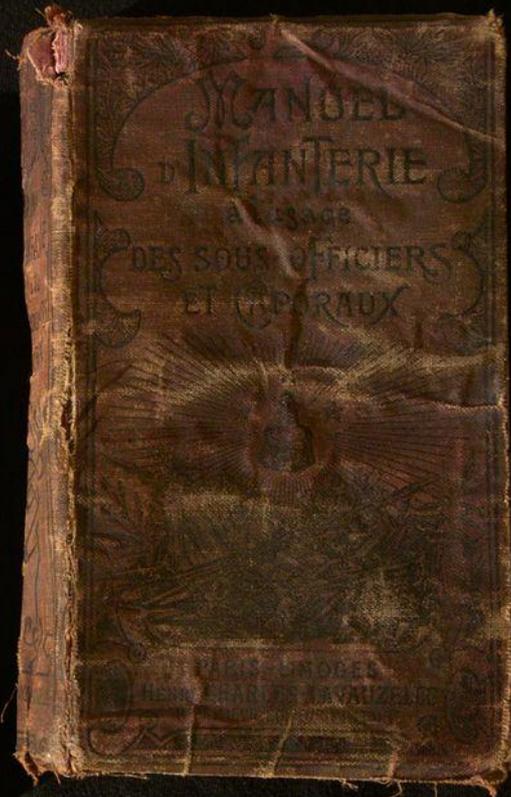
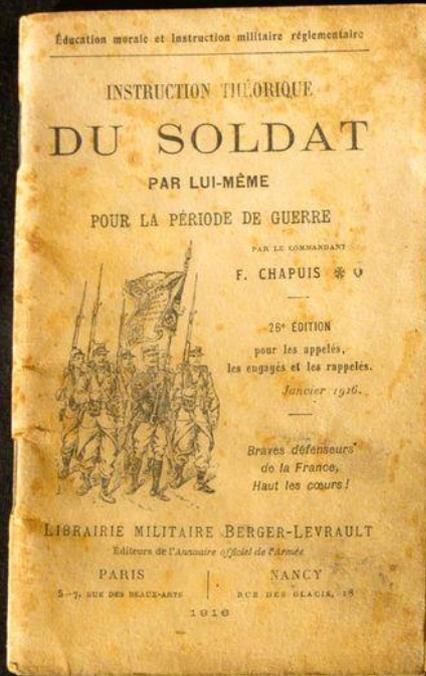
L'armée et la caserne apparaissent comme le conservatoire de valeurs viriles. Le service obligatoire crée la possibilité d'un **vaste rassemblement social**. Au contact de l'armée, la nation entière sera régénérée et moralisée. A l'Assemblée Nationale, François de Chasseloup-Laubat déclare *"Messieurs, l'armée est la grande école du pays ! Que les générations qui se succèdent y viennent donc puiser des sentiments de patriotisme, de discipline et d'honneur, et la nation recevra une éducation virile qui ne sera pas sans influence sur ses destinées¹²"*.

En 1873, le territoire français est partagé en dix-huit régions militaires. **Chaque région est une petite armée** dotée de structures fixes et capable de passer sur le pied de guerre par l'incorporation des hommes mis en disponibilité, des réservistes et des territoriaux recrutés localement. Cette organisation permet une entrée en campagne dans les plus brefs délais.

Le recrutement national permet un brassage des populations diverses et une acculturation. **On ne crée pas d'armées provinciales**. Ce système permet de répartir équitablement les pertes en cas de conflit. Ce recrutement permet de mettre fin aux tendances séparatistes de la province. Le recrutement national est un instrument de lutte contre le particularisme des provinces. La mobilité des régiments rassure, il ne faut pas rester au contact trop longtemps avec la population civile.

Être reconnu inapte est alors considéré comme un handicap dans la vie, car on n'exempte que les porteurs d'une tare physique sérieuse. Cependant des ruses sont toujours essayées pour échapper au service : claudication, bégaiement, surdité, paralysie d'un membre, contracture des doigts, acuité visuelle, voire imitation de l'épilepsie... La grande majorité, paysans intimidés acceptent avec fierté et tristesse le verdict du conseil **"bon pour le service"**. L'expérience du service **transforme le physique et la personnalité du jeune soldat**. L'objectif est de préparer les recrues aux exigences du combat et de la guerre. L'expérience est une épreuve qui doit contribuer à l'endurcissement moral et physique des hommes.

12 Citée par Roynette Odile



La caserne et la ville : source de prospérité et de désagréments

La caserne symbolise l'œuvre militaire de la république. *"Elle représente soit l'insertion des militaires dans la vie de la cité, soit l'espace clos de l'ordre militaire définissant des hiérarchies et des rites coupés de la société civile¹³".*

Certaines villes trouvent la présence militaire étouffante car elle empêche, à la manière d'un "corset" le développement urbain et industriel. La croissance de la ville est contrariée par l'inconstructibilité à proximité des remparts : les zones de servitude.

A Lyon, les édiles lyonnais voient les choses autrement. Jusqu'en 1900, ils tirent l'essentiel de leurs revenus des octrois. Les portes sont donc nécessaires pour percevoir des taxes. Le pouvoir municipal impose une enceinte fortifiée continue munie de portes. De Fleury, qui imaginaient des forts détachés, voit donc ses plans contrariés. Ce novateur a dû composer avec le pouvoir municipal. Son idée était de restaurer les vieilles enceintes du Moyen-Age : Croix Rousse et Fourvière et de construire en avant de ces enceintes des forts dit détachés¹⁴.

Pourtant la présence militaire est source de profits importants pour les habitants. Le commerce est stimulé par les dépenses de la vie quotidienne des militaires. Les officiers, lorsqu'ils ne trouvent pas de logement à l'intérieur des casernes, s'installent en ville et dépensent une partie de leur solde dans un loyer. Dans les villes de garnison, la présence militaire est très prégnante. Les déambulations de soldats en uniforme font partie du paysage urbain quotidien.

Les débits de boissons, restaurants et maisons de prostitution vivent grâce aux militaires. Les cafés favorisent les échanges commerciaux et les rencontres entre civils et militaires. Le régiment fait partie de la vie de la cité. Le dimanche, il donne l'aubade dans le kiosque à musique et participe donc à l'éducation musicale des masses.

Toute unité a des besoins énormes pour son entretien et son ravitaillement dont profitent les municipalités qui récupèrent les produits de l'octroi. Des marchés sont passés entre l'intendance de l'unité et les producteurs locaux. C'est par exemple un boucher local qui approvisionne en viande les militaires.

La présence militaire est considérée comme une **juste compensation** pour les villes entravées dans le développement économique par le corset des remparts. La présence militaire est appréciée des élus locaux en cas de troubles à l'ordre public.

L'errance des troupes permet d'éviter la formation de liens trop étroits entre les militaires et la population locale. Un bon soldat doit rester quelqu'un de déraciné, au service de son unité : on favorise l'esprit de corps, la lutte contre l'apathie, la routine. Un enracinement est vécu comme la fin d'une armée alerte et sa transformation en milice locale, soucieuse de son bien être.

13 Corvisier André, Histoire militaire de la France

14 propos du colonel Bonijoly

La place du soldat dans l'organisation hiérarchique

Le nouvel arrivant doit apprendre à se situer par rapport aux autres, comprendre le principe de la subordination hiérarchique. Le soldat prend conscience de son **infériorité absolue dans le système hiérarchique**. Il est à la base d'une organisation pyramidale. Le salut est une marque de respect. Le soldat doit saluer en premier lorsqu'il croise un supérieur.

Le soldat doit comprendre très vite quelle est la place de chacun dans l'unité. La jeune recrue doit mémoriser son numéro de matricule, celui de son unité, ainsi que le nom de ses chefs directs. Très utile dans la vie quotidienne par temps de paix, ces connaissances se révèlent indispensables en temps de guerre. L'individu doit avoir la **capacité de se fondre dans la masse en ne formant plus qu'un** avec les hommes qui l'entourent, autant de qualités exigées sur le champ de bataille. La caserne est une école de virilité, d'endurance et de courage.

Dans l'infanterie, une recrue appartient à une escouade, petit groupe de dix hommes, faisant partie d'un ensemble plus vaste, la section. Deux sections forment un peloton, deux pelotons une compagnie et quatre compagnies un bataillon. Un régiment comprend quatre bataillons, ainsi qu'un dépôt formé de deux compagnies et d'une section ou d'un peloton hors rang. Un régiment fait partie d'une brigade, elle-même intégrée dans une division et dans un corps d'armée. Dans la cavalerie, l'organisation est différente.

La **fragilité psychique et physique du jeune soldat** est réelle. La nouvelle recrue doit rapidement s'acclimater : **tout est nouveau et doit être approprié** : la ville, la caserne, la chambrée et le lit. L'intégration passe par l'identification de sa place dans l'unité, la connaissance et le respect des grades, des uniformes, le travail sur le physique. **L'adaptation à la nouvelle vie se fait avec difficulté** : privation affective créée par la séparation, changement de style de vie, accumulation de nouvelles contraintes, promiscuité avec des inconnus. Après 1870, le soldat souffre moins de "nostalgie" car on favorise les permissions qui permettent le retour au pays. La régionalisation du recrutement participe également à un reflux de la nostalgie. Le temps de service se réduit et devient plus intensif, rendant plus difficile l'occasion de sombrer dans la mélancolie.

A ces contraintes s'ajoutent la **douleur physique**. Elle est surtout présente pendant les premiers mois de classes. Le soldat vit l'expérience terrible de traverser la cour de la caserne à l'aube sous une bise glaciale. Les exercices physiques, marche, assouplissements et les manèges d'armes sont exténuants. La "pose bénié" de la cigarette arrive comme une récompense salvatrice alors que l'alcoolisme serait une manière d'échapper au désarroi du service.

Les officiers et sous-officiers parlent de "dressage" des troupes, de "dégrossir une recrue". Selon eux, la discipline physique amène la discipline morale. Le corps doit se plier à la douloureuse discipline qui engendrera une discipline morale. On s'oriente vers un traitement moral de la douleur psychique. **L'armée doit devenir une famille en compensation avec celle que le soldat a quittée**. Conscient de l'utilité de son nouveau rôle, le soldat sera plus prompt à l'exécution des ordres qui ne seront plus un fardeau. On doit substituer le régiment à la famille.

Les recrues du service militaire sont les acteurs d'un **brassage social** très important et inédit: représentants de tous les milieux sociaux se retrouvent côte à côte, unis pour la première fois par le même sentiment. Dans la vie civile, ses hommes ne se seraient jamais rencontrés.

L'inspecteur s'assure que **l'officier** possède sa "théorie". Le règlement de manœuvre d'infanterie de 1862 reproduit celui de 1831, qui ne fait que reprendre celui de 1791. **Le règlement est de plus en plus lourd**, complexe et jamais renouvelé : il compte 846 articles. L'officier est non seulement un instructeur militaire mais aussi un éducateur dans le sens le plus large du terme. L'officier est devenu "l'éducateur de la nation

entière". Le corps des officiers vit en dehors de la caserne. Les gradés louent des appartements dans les villes de garnison.

Le **sous-officier** fournit les deux tiers des officiers. Il dirige l'instruction, vit avec le soldat. Il a cependant le droit d'avoir une chambre qu'il partage ou non avec ses collègues. L'adjudant est au sommet de la hiérarchie, Il est chargé du maintien du bon ordre et de la moralité du quartier. Le sous-officier vit avec le soldat, même s'il a le droit d'avoir une chambre qu'il partage, selon son grade avec ses collègues.

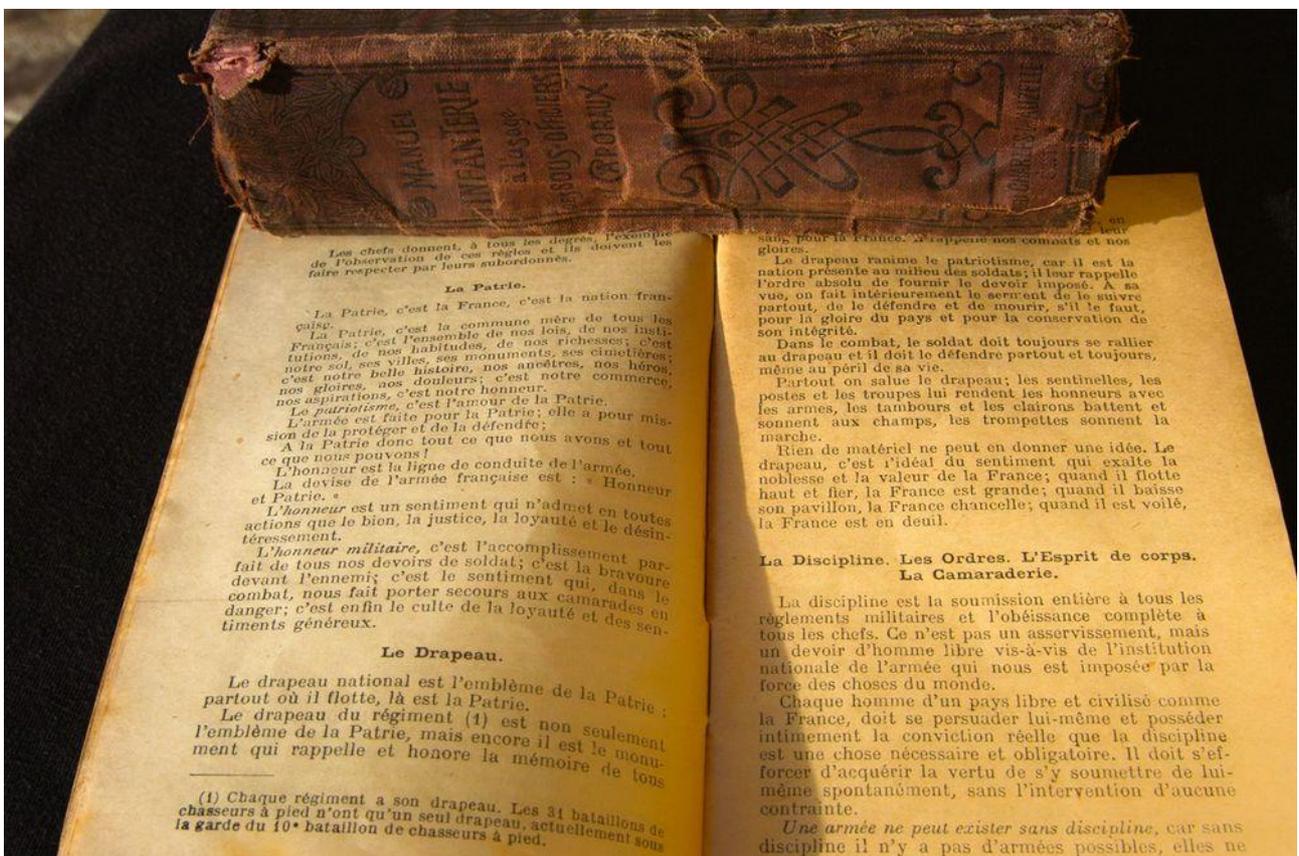
Dans l'infanterie, il faut un an environ pour devenir caporal et deux ans pour devenir sergent. La préparation pour devenir sous-officier est un rempart contre l'ennui dont souffre particulièrement le fantassin, fatigué de reproduire les mêmes gestes. Dans l'artillerie, l'apprentissage est plus varié : manœuvre du canon, pratique du tir...

L'idéal rationnel des Lumières promeut la discipline, la morale, l'éducation des classes populaires grâce à la vie de la caserne. En réalité, **l'expérience vécue est très différente : cernée par l'ennui, la souffrance voire la déchéance physique et morale.** Les médecins sont les premiers à analyser l'ampleur de la souffrance physique et morale provoquée par le service militaire.

Des observateurs montrent que l'expérience est dégradante et inutile. L'attitude désinvolte des supérieurs sur les subordonnés pose problème : grossièreté, brutalité, attitude méprisante, injures et sévices manuels. L'impunité de ces comportements les rend encore plus inexcusables. Ces actions contredisent la volonté de respectabilité et d'exemplarité de l'armée. La vie en caserne ne contribue que **très peu au développement intellectuel, moral et physique du soldat**...les activités facultatives, intellectuelles ou sportives sont en réalité rares par manque de temps. L'enseignement primaire pour les hommes illettrés, pourtant considéré comme une priorité, reste un leurre.

Les punitions et peines

La soumission du soldat doit être entière. L'obéissance à un ordre émanant d'un supérieur est le premier devoir du soldat, comme la condition *sine qua non* sur laquelle repose la force de l'armée, c'est-à-dire son



efficacité en temps de paix comme en temps de guerre. Il n'y a pas de discussion possible, l'opinion personnelle doit s'effacer.



D'un côté, le subordonné doit manifester de la déférence et du respect envers son supérieur qui doit traiter ses hommes avec bonté et leur porter tout l'intérêt qu'ils méritent. L'armée met en place un système répressif très dur. Mais l'armée n'est pas la seule institution utilisant des règles coercitives : école, monde du travail : les soumissions et les coups sont monnaies courantes. **La discipline militaire est conçue comme un facteur décisif d'acculturation.** La première année de service constitue un moment de mise à l'épreuve terrible où une obéissance absolue est exigée d'emblée. Les jeunes hommes passent

d'une certaine liberté à la servitude. La recrue souffre au régiment, les sous-officiers, jeunes, sont accusés de multiplier les punitions sans discernement : le fameux zèle des petits gradés.

Les gradés sont plus indulgents avec les "anciens". Globalement, on constate une attitude de soumission totale des hommes de rang face à la discipline de fer. Les récalcitrants sont les "mauvais sujets", "piliers des salles de disciplines", "incorrigibles", "natures rebelles", "fortes têtes".

Les fautes incluent : *"tout murmure, mauvais propos ou défaut d'obéissance, infraction des punitions, l'ivresse, le dérangement de conduite, les dettes, les querelles entre militaires ou avec les citoyens, le manque aux appels, à l'instruction, aux différents services, les contraventions aux ordres et aux règles de police, toute faute contre le devoir militaire provenant de négligence, de paresse ou de mauvaise volonté"¹⁵*.

L'ébriété est sévèrement punie, la récidive pour faute grave est très mal acceptée car elle traduit un refus de la règle. Certains cumulent jours de consigne, jours de police, jours de prison. Le Conseil de guerre reste exceptionnel. Les déserteurs ne bénéficient d'aucune clémence, deux ans de prison minimum. Les peines sont rendues connues des autres soldats, ceci a un effet dissuasif. En temps de guerre, tout abandon de poste peut valoir la mort.

Les casernes possèdent un corps de garde, pourvu d'un poste fixe. Il effectue la surveillance des magasins et des poudrières. C'est à lui qu'incombe également le maintien de l'ordre public. La nuit, un service de patrouille doit parcourir la ville afin d'intercepter les militaires se trouvant dehors sans permission et après l'appel du soir, arrêter les auteurs de troubles.

La prison militaire

La sanction maximale infligée à un soldat en temps de paix est 60 jours de prison. En cas de récidive, il est passible d'un conseil de discipline qui peut l'envoyer dans les compagnies de discipline situées pour la plupart en Algérie.

On accorde peu d'attention aux locaux servant de prison. Le règlement du 30 juin 1856 sur le casernement concède 9 mètres cubes d'air environ à chaque homme (il en faudrait au minimum 30). Les locaux disciplinaires sont conçus par le commandement comme devant être des lieux répulsifs, devant inspirer la crainte. Ces refuges répugnants sont paradoxalement convoités par certains soldats car ils permettent d'échapper aux obligations pesantes de la vie quotidienne.

15 Roynette Odile, op. cit.

Les conditions de vie de la chambrée



longitudinal le long duquel était placée la cheminée. Au cours du XIXe siècle, ce mur a été percé afin de mieux laisser passer l'air et la lumière. La circulaire ministérielle du 9 avril 1903 aboutit à la formation de petites chambres de six à huit hommes, propices au repos.

Au milieu du XIXe siècle, les nouvelles casernes offrent aux soldats des conditions de vie quotidiennes supérieures à celles des travailleurs non qualifiés à la ville comme à la campagne. **Le règlement de 1856 fixe les bases du casernement de régiment.** Il prévoit les chambres individuelles pour les sous-officiers jusqu'au grade de major et, pour les sergents spécialistes, des chambres de quelques lits pour les sergents, les sapeurs, les enfants de troupe. Le chauffage, en théorie, provient d'un à deux poêles à charbon ou à bois venant simplement suppléer la chaleur collective dégagée par les soldats. Une odeur de graillon flotte dans les chambrées : jusqu'à la fin du XIXe siècle les militaires continuent d'y prendre leur repas.

En 1873, chaque homme dispose soit d'une couchette en fer, soit, le plus souvent, de simples tréteaux en fer sur lesquels reposent trois planches. Il dispose également d'une paille de toile lessivée contenant 10 kilos de paille renouvelables tous les six mois, un matelas composé d'un mélange de laine et de crin, une couverture de laine, un couvre-pied en hiver, ainsi qu'une paire de draps changés tous les mois.

Les **problèmes d'hygiène** sont importants : les planches sont des nids à punaises, les paillasses abritent des puces et diffusent "lors de leur brassage matinal, une abondante poussière à l'odeur de fermentation putride particulièrement désagréable". Environ la moitié des décès dans les hôpitaux militaires sont dus à la viciation de l'air et de la contagion. Fièvre typhoïde et tuberculose se développent : l'espace de 25 cm entre chaque lit est insuffisant.

La principale **maladie du soldat** vers 1873 est la fièvre typhoïde qui provoque le tiers des décès dans l'armée française. Suit la tuberculose, les maladies de l'appareil digestif, les accidents, les maladies du cerveau et les suicides (5% des décès). La typhoïde se développe dans les milieux clos et insalubres...comme certaines casernes. La saleté est perçue par les élites comme un danger mais la population est inconsciente des risques encourus.

La mauvaise qualité des eaux de boisson est aussi le vecteur de maladies. La prophylaxie donne de bons résultats puisque entre 1886 et 1896, la mortalité typhoïdique diminue de moitié. A la veille de la Grande Guerre, c'est la tuberculose qui devient le principal fléau de la pathologie militaire.

Chaque chambrée dispose d'une planche à bagages placée au-dessus des rangées de lits. De trente cm de large, elle permet de déposer le paquetage. A la tête des lits, crochets destinés à suspendre les objets d'armement et les souliers. Le soldat vit et dort avec son arme. Chaque chambre dispose de plusieurs râteliers d'armes. On trouve également une table de deux mètres de long pour 70 cm de large et deux bancs pour 16 hommes au total (8 hommes sur 2 mètres !). Des planches à pain suspendues au dessus de la table.

Avant 1870, les simples soldats ne sont guère censés éprouver un quelconque besoin de propreté. A partir de 1873, *"on leur attribue une délicatesse que leurs devanciers, tous issus, à quelques exceptions près, de milieux populaires, n'étaient pas supposés posséder"¹⁶*. L'augmentation des effectifs de la réforme du service militaire engendre une amélioration des conditions d'hygiène : on installe un robinet pour 20 hommes et un siège d'aisance pour 50 hommes. A partir de 1879, on organise un système de bains chauds dans les casernes d'infanterie. Le bain se pratique par aspersion, une technique plus rapide et virile que le bain par immersion, propice à "la sensualité réservée aux riches". Le lavage des pieds et des jambes doit s'effectuer au moins une fois tous les 15 jours. Vers 1890, des latrines de nuit joutent les bâtiments militaires, elles sont désinfectées au lait de chaux. On installe des douches. Les draps de lit des hommes de troupes doivent être changés au moins une fois par semaine. La nécessité de prendre le café "le jus" du matin et deux repas par jour est par ailleurs reconnue.

Il est difficile de savoir comment est perçu objectivement le confort de la chambrée. Souvent décrit comme un lieu de dégoût, elle est d'un autre côté un mieux par rapport au lieu où les hommes de milieux modestes (ouvriers, paysans), avaient l'habitude de dormir. Les élites perçoivent un manque d'intimité...mais est ce que les soldats ont tous un même besoin d'intimité ? Le médecin Eugène Delahaye : *"Dans les chambres de caserne, le soldat n'est plus une individualité, c'est une sorte d'être collectif [...], l'homme ne possède aucun coin qui lui appartienne en propre, il dispose ses effets sur les planchettes que le règlement lui alloue, mais il n'a pas de tiroir pour renfermer ces quelques objets qui rappellent la famille, des lettres, un portrait, un livre : sa vie se passe dans une continuelle promiscuité, et rien ne le met à l'abri des indiscretions de voisins peu délicats"¹⁷*.



16 Roynette Odile, op. cit.

17 Cité par Roynette Odile, op. cit.

Les cuisines

Les cuisines sont une création récente. Jusqu'en 1815, la cuisson des aliments était réalisée dans les chambres des soldats avant d'être transférée au rez-de-chaussée dans des pièces spécifiques dotées dès 1819, de fourneaux et à partir de 1825, de la marmite Choumara encore en usage en 1873.

Mal aérées, les cuisines transforment les corvées en épreuve fatigante. Les médecins militaires protestent contre cette installation défectueuse et demandent que les cuisines soient agrandies et séparées des locaux d'habitation. Ils déplorent l'absence d'un lieu où les soldats puissent prendre leurs repas en commun.

En 1852, on note la substitution de la gamelle individuelle à la gamelle commune qui constitue un progrès hygiénique considérable. Des propositions de réfectoires émergent. L'objectif visé répond autant à des considérations hygiéniques que morales. Il s'agit en effet de mieux contrôler les instants de liberté du soldat. La nouvelle caserne modèle 1889, prévoit un réfectoire par unité, placé à proximité des cuisines. Dans les casernes plus anciennes, on s'ingénie à créer des réfectoires.

Malgré une **ration alimentaire conséquente**, le soldat est souvent victime de fringale, signe de fatigue musculaire. Quotidiennement, chaque soldat engloutit 300 grammes de viande, 750 grammes de pain, ration de sucre et de café et partie variable incluant le pain de soupe, les légumes frais et secs (en 1873). Le régime alimentaire est de loin supérieur, en qualité notamment, à celui de l'homme du peuple qui mange moins de légumes et de viande. Le soldat a une alimentation riche en pain, comme le travailleur, mais son pain est plus blanc que la masse de la population. Le soldat s'amaigrit durant les premiers mois de l'instruction correspondant à la fonte des tissus graisseux. Il reprend les kilos perdus grâce à un développement musculaire.

La cuisine est impressionnante par sa dimension et par le nombre d'ustensiles s'y trouvant. Plats de terre, en fonte, en fer sont alignés par famille ainsi que d'énormes piles d'assiettes épaisses. Trois marmites énormes chauffent à la manière de chaudières. Elles sont utilisées continuellement. C'est le cuisinier qui prépare la soupe, il plonge les morceaux de viande dans le bouillon puis les légumes : carottes, pommes de terres principalement. La cuisine se situe dans le fort mais elle est ravitaillée par l'intendance.

A Lyon, c'est le magasin de l'intendance (**les subsistances**) qui stocke les produits alimentaires dans de grandes quantités afin d'approvisionner quotidiennement l'ensemble des forts. Boîtes de conserves de vingt kilos, huiles, vinaigre en fûts de 200 litres, légumes, viande débitée sur place, etc. La boulangerie générale est également située aux subsistances. Elle dispose de quatre fours gigantesques et permet d'approvisionner en pain l'ensemble des forts lyonnais.

En temps de paix, le fort est approvisionné grosso modo quotidiennement par les magasins de l'intendance. En temps de guerre, le fort devient autonome, et dispose de trois mois de vivre en cas d'attaque. La boulangerie du fort ne sert qu'en temps de guerre. Le four du fort ne sert qu'une ou deux fois par an pour vérification ou à l'occasion de la Sainte Barbe (fête pour les artilleurs).

Le **café** est préparé à cinq heures du matin. Cinq kilos sont nécessaires pour alimenter la ration du bataillon. L'immense cafetière met 45 minutes pour filtrer le café. Le breuvage n'a rien d'exquis mais procure au réveil un réconfort et une chaleur au soldat.

Les relations entre soldats

L'"**ancien**" joue un grand rôle pour le **bleu**, même si son statut est inexistant dans les textes réglementaires. On peut le définir comme un soldat qui a au moins un an d'exercice. L'ancien dispose d'une connaissance de la caserne, des automatismes et d'une assurance dont sont dépourvus les nouveaux. En fait, pour être ancien, il faut trouver moins expérimenté que soit, il n'existe que dans le regard inexpérimenté de la jeune recrue qui admire son savoir-faire et envie son détachement. L'ancien transmet des "bons tuyaux" et échange, le bleu doit "payer sa goutte". Les anciens sont finalement responsables de l'endurcissement physique et moral de leurs camarades "bleus". Ils participent à leur initiation à la vie d'adulte.



Les règles de vie en commun sont très contraignantes et marquent durablement - à vie - les recrues. **La camaraderie militaire est signe de l'acculturation** : "camarade de régiment", "copain de chambrée". Le premier camarade est le copain de lit qu'on n'a pas choisi. Une très forte solidarité se crée mais elle est le fruit du hasard qui n'est pas né d'un choix librement consenti ou d'une affinité particulière. Spontanément, les regroupements entre personnes de même pays sont les plus courants, avant de s'estomper progressivement. Des amitiés nouvelles naissent, reposant sur le partage des épreuves, l'entraide et la connivence. **L'amitié naît d'un présent partagé en commun et d'un futur éventuel encore plus redoutable : la guerre.** La camaraderie permet de sauver des vies en campagne.

La très faible solde accordée aux soldats révèle les différences sociales : les soldats modestes vont vendre leurs services aux camarades plus fortunés. Une économie parallèle se forme pour les corvées de soupe, le nettoyage de chambres, de fusils, de prise de garde. Ces pratiques sont en théorie interdites. La solidarité collective a pour limite l'intérêt personnel de chacun. Les vols entre soldats sont courants. Ils se produisent souvent pour remplacer un équipement perdu et pour éviter ainsi la punition prévue.

La vie en commun forge une éthique commune, faite de valeurs les distinguant des hommes civils du même âge. **L'argot militaire** est un signe distinctif, il assure la cohésion du groupe tout en le différenciant à l'égard des autres. Il mélange l'argot populaire : "bouffarde" : pipe ; "bricheton" : pain ; "bloc" : salle de police ou prison et des expressions propres au monde militaire : le "cabo" est un caporal, le "chien de quartier" est l'adjudant car responsable de la police du quartier (C'est l'homme le plus craint et le plus détesté de la caserne). Les expressions en argot contribuent les premiers jours à l'isolement des jeunes recrues qui ne comprennent pas la signification.

La **vie en communauté est rude** : les moqueries mutuelles entre fantassins, cavaliers, gradés, etc sont courantes, elles témoignent d'un besoin de cohésion et de différenciation. Le langage ordurier, grossier est

Les loisirs du soldat

Les loisirs à la caserne

Après cinq heures du soir, le fantassin est souvent livré à lui-même. Il est libre de ces mouvements le dimanche après-midi ou toute la journée. L'une des activités favorite est de rester à rêver allongé sur son lit. On fume beaucoup dans les casernes. Les non-fumeurs le devenant pour faire comme tout le monde puis par habitude et besoin. Le soldat reçoit 10 grammes de tabac par jour. Pipe, cigarettes roulées, prise, chique malgré l'interdiction du crachat, vecteur de la tuberculose.

Les soirées pour les hommes ne sortant pas en ville et restant à la caserne, sont occupées par des jeux de cartes dans les chambrées. Devant le dénuement des lieux, ils sont incités à sortir dans les estaminets.

Devant le caractère inhospitalier de la chambrée, le soldat se retrouve à la **cantine**, lieu central de la convivialité à la caserne. Les cantines sont créées en 1830 et sont tenues par des blanchisseuses vivandières chargées de laver le linge du soldat et de lui vendre des denrées alimentaires et boissons. Le lieu est tenu par la seule femme de la caserne et l'alcool est vendu jusqu'en 1901. Les soldats qui ont les moyens peuvent s'y nourrir, comme les sous-officiers. Le lieu est chauffé, confortable, on peut écrire sa correspondance. Certaines fêtes de soldats ont lieu à la cantine. Moments cruciaux d'évacuation du stress et de défoulement favorisé par l'ivresse. Interdiction de la sainte Barbe par le général André, ministre de la Guerre, en 1901.

Les sujets de conversations privilégiés entre soldats sont la résistance à l'absorption d'alcool et les exploits sexuels réels ou imaginaires.

Les sorties en ville

Pour pouvoir franchir la grille du quartier, il faut une **tenue impeccable**. En cas de négligence, le sergent du poste de police prononce un énigmatique "Allez vous habiller" !

"Fier de son uniforme, il marche crânement...Ah, dame, quand on a une baïonnette au côté et dix francs dans la poche, le ciel semble moins haut et la terre petite. C'est dur, le lendemain d'orgie, de s'arracher au fourreau tiède et matelassé du repos, quand, par un temps de loup, le clairon sonne le réveil avant la première heure du jour¹⁸".

Les sorties en dehors de l'enceinte de la ville sont fréquentes, les jeunes soldats regagnent les cabarets environnants avec des ouvrières qu'ils cherchent à séduire. L'estaminet devient la routine du loisir du soldat : chaleur, tendresse maternelle, illusion de la famille. La fréquentation des femmes est une pratique massive. Les soldats ou sous-officiers n'ont pas les moyens de se payer des prostituées officielles. La prostitution clandestine est très répandue parmi les ouvrières, chanteuses, serveuses. Il est d'ailleurs considéré comme plus valorisant de séduire une femme qui n'est pas identifiée clairement comme étant une prostituée. L'initiation sexuelle est souvent effectuée le temps du service, lors des moments de liberté. Ces pratiques ont comme conséquence une augmentation de la morbidité vénérienne, bien plus élevée dans les villes de garnison.

Les infections comme la blennorragie, le chancre mou, la syphilis connaissent une augmentation durant les années 1840-1870 puis une diminution. Un soldat infecté doit se signaler au médecin du corps et dénoncer la femme qui en est responsable. La maladie vénérienne étant honteuse, on la cache quand on est atteint des symptômes.

La caserne est un lieu où la **pratique de la foi** est absente. Le samedi après-midi et le dimanche matin sont consacrés "aux soins de propreté individuelle et à des travaux d'entretien du quartier". L'office dominical pourrait être pratiqué si le règlement était modifié pour le dimanche. En 1872, la nouvelle loi sur le

18 Les grands dossiers de L'illustration, op. cit.

recrutement permet l'accomplissement des devoirs religieux les dimanches et autres jours de fête. Des "cercles" sont créés par les milieux catholiques afin de proposer un lieu de distraction sain de 17 h à 21 h et le dimanche toute la journée. L'alcool et les femmes apportant l'ivresse nécessaire pour oublier les soucis quotidiens, ce ne sont pas les cercles catholiques qui procurent ce relâchement nécessaire.

La consommation d'alcool est très importante au sein de l'armée. Des tentatives d'éradication de l'alcoolisme sont mises en place. Il y a pourtant une relative indulgence à l'égard des militaires alcoolisés : seule l'ivresse qui trouble l'ordre public et militaire constitue une faute contre la discipline. Le type de consommation évolue : on passe du vin à l'alcool fort de type eau de vie. L'alcool est considéré comme un réconfortant, voire un stimulant et entre dans le régime alimentaire du soldat. C'est même une récompense après un effort particulier.

L'alcoolisme touche plus particulièrement les officiers et les sous-officiers, ils ont les moyens de fréquenter les cabarets...et nulle sanction n'est prévue. Les médecins militaires arrivent à faire évoluer la situation. En 1872, le règlement évolue, on prévoit une aggravation des sanctions disciplinaires à l'égard des hommes ivres. Les caporaux, brigadiers et soldats peuvent être conduits en salle de police voire en prison s'ils sont surpris en état d'ébriété. On réorganise la prison qui ne doit plus être un lieu de "farniente". Les détenus doivent assister à des pelotons de punition spéciale, des corvées les plus pénibles, privations alimentaires (un seul repas sans viande dans la journée). Le régime de la prison devient plus sévère mais on ne peut plus infliger plus de 15 jours d'enfermement à un prisonnier. En 1900, on interdit de vendre de l'alcool dans les casernes (eau de vie, liqueur, apéritifs). Il faut améliorer le confort de la caserne pour que le soldat ne trouve plus systématiquement refuge dans les cabarets situés à proximité.

La **correspondance du soldat** "avec le monde perdu" est encouragée. Elle permet d'adoucir la rupture et de lutter contre la "nostalgie". Lorsque le clairon sonne, c'est le **vaguemestre** qui apporte des nouvelles du pays.

Les nouvelles sont attendues avec impatience. Le changement radical d'existence engendre un retour mélancolique sur le passé. Dans les courriers, on trouve des nouvelles et un peu d'argent.

La **lutte contre l'oisiveté** est aussi une priorité pour lutter contre la nostalgie, il faut occuper ou divertir le soldat en permanence. En milieu militaire, la danse, les jeux, la musique, les représentations théâtrales et la gymnastique sont les seuls divertissements.

A partir de 1889 sont créées des **salles de récréation** pour les soldats. Devant l'afflux d'hommes de tous les milieux sociaux, le pouvoir militaire a peur que la perversion de la jeunesse se développe. La surveillance des loisirs du soldat par le commandement se renforce. Il faut lutter contre l'alcool et la syphilis. Les salles de récréation permettent de pratiquer les jeux de cartes, elles proposent des livres, du papier à lettre, voire des cours de danse...qui restent exceptionnels devant les difficultés matérielles. Les pièces sont chauffées de 6 heures à 8 heures 30 du soir.

Les permissions

Pendant son service, un soldat a le droit à huit jours de permission, accordé par le colonel. Ce délai peut être porté à 15 jours par le général de brigade et 30 jours par le général de division. Au delà, un congé de trois mois maximum peut être accordé. Les permissions sont accordées aux hommes au comportement irréprochable.

La première permission a lieu pour les fêtes de fin d'année puis la fête de Pâques. Les permissions sont une aubaine pour les hommes recrutés près de leur foyer. Pour les autres, le retour en famille peut être impossible en raison du coût. L'été, c'est les congés de moisson, qui peuvent atteindre 15 jours, à condition de ne pas se dérouler pendant les grandes manœuvres.

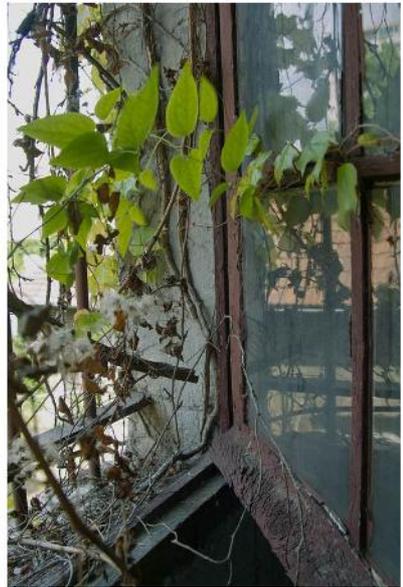
Caserne Sergent Blandan avant les travaux d'aménagement en parc (2011)





Anciens magasins de la caserne Sergent Blandan (2011)





Annexes

Histoire du 99e régiment d'infanterie

« La marche du 99ème R.I. » par le Lt Colonel D. MICUMET- Avril 1932

<http://chtimiste.com/batailles1418/divers/historique99.htm>

Sont développés sur le site internet les paragraphes suivants :

- Le 99e régiment dans les Vosges : août-sept 1914
- Les opérations du 99e dans la Somme. Sept 14 à août 1915
- Le régiment à l'attaque de Champagne sept. à oct.1915
- Les dix mois de Verdun : fév. à déc. 1916
- Le repli allemand sur Saint-Quentin : début 1917
- La résistance du 99e au Chemin des Dames : mi 1917
- Le rôle du 99e à l'offensive de la Malmaison : fin 1917
- Le rôle décisif du 99e dans la bataille des Monts : avril 1918
- Le 99e à la Montagne de Reims :1918
- L'offensive du 26 septembre 1918 en Champagne
- Le 99e régiment d'infanterie aux affaires de l'Aisne : oct. 1918

Mobilisation

Le 6 août dans l'après-midi, ses trois bataillons furent embarqués et dirigés sur la base de concentration. Avant de quitter le vieux fort Lamothe, le lieutenant-colonel Martinet, commandant le régiment, réunit les deux bataillons en garnison à Lyon, leur présente le drapeau et dans une belle allocution patriotique, jure de servir la France jusqu'à la mort et de ne revenir qu'avec les lauriers de la Victoire.

Quelques commandements brefs succèdent. En avant, c'est le départ, musique et drapeau en tête. Jusqu'à la gare, le régiment défilera entre une double haie de civils venus l'acclamer et lui jeter des fleurs. Le 99e n'a-t-il pas toujours été le régiment chéri de la population lyonnaise ! Combien nombreux sont les lyonnais qui ont accompli leur service militaire dans ses rangs et qui partent avec lui ! Et puis, chaque dimanche, avec quel plaisir n'allait-on pas entendre sa belle musique sous les marronniers de la place Bellecourt.

Mais le moment de partir est venu. Contre une lâche agression, ne faut-il point se défendre ? L'âme sereine et le cœur haut, tous les gradés et hommes du 99e partent contents au soir du 6 août 1914. L'Etat-major, les 1er et 3e bataillons eurent comme point d'embarquement Lyon-Part-Dieu, le 2e à Vienne, c'est-à-dire sa garnison.

Où allons-nous ? Quel allait être notre futur champ de bataille ? L'Est disaient les uns. A nous de reconquérir l'Alsace-Lorraine ; les Alpes, répondaient les autres. Qui défendra notre frontière contre l'Italie, sinon les corps alpins ! Mais qu'importe la région, la guerre ne doit-elle pas être courte ! Quelques mois et nous serons de retour. Par la suite, nous devons déchanter.

Conclusion

En résumé, le rôle du 99e pendant la grande guerre fut digne des traditions de son glorieux passé, digne de cette Croix de la Légion d'Honneur conquise par nos aînés. De l'Alsace à l'Yser on l'a vu sur tout le front donnant partout l'exemple pour sa bonne tenue et sa discipline au cantonnement, son ardeur et son entrain dans l'attaque, son énergie et sa ténacité poussées jusqu'au sacrifice dans la défense. Au début de la campagne, dans les Vosges, après les premiers succès, sa résistance à la contre-offensive allemande à Rothau, à Bellefosse, à Saluxures, ralentit celle-ci et évite de plus grands désastres. Dans la Somme il contribue à fixer le front ennemi. En Champagne, son action combinée avec celle du 30e est un des épisodes les plus glorieux et les plus féconds de la grande bataille du 25 septembre 1915.

En 1916, à Verdun, pendant 10 mois, il prendra part à la plus grande bataille de tous les temps et son rôle sera prépondérant le 7 mai à Thiaumont et le 1er août à la Laufée. En 1917, revenu dans la Somme, il prend

part à l'offensive sur Saint-Quentin et talonne l'ennemi jusqu'aux portes de cette ville. La même année en mai-juin, au Chemin des Dames, il oppose d'une façon invincible sa ténacité à la ruée de l'ennemi et les 23 et 25 octobre, il obtient dans la bataille de la Malmaison des résultats d'une importance capitale.

En 1918, en Belgique au Kemmel, après avoir aidé puissamment à arrêter la panique anglaise, il sauve la situation en interdisant à l'ennemi le passage vers la mer. La même année, en juin, sa contre-offensive reprend la côte 240, clef de la position de la Montagne de Reims, et la tenant, enraye définitivement la ruée boche sur ce point.

Dans la suprême offensive alliée de l'automne 1918, le régiment reste fidèle à son passé. Son énergie et son endurance, son opiniâtreté après avoir ouvert dans la ligne Hunding Stellung, dernière ligne de résistance allemande, une brèche par où passeront ainsi les unités voisines, ne laisseront aucun répit à l'ennemi, contribueront à amener chez celui-ci l'épuisement qui le décidera enfin à demander grâce le 11 novembre.

Après cinq années de la plus terrible guerre de tous les temps, le 99e a donc le droit de dire qu'il a bien mérité de la Patrie et qu'il s'est montré une fois de plus, digne des éloges qui lui furent décernés en 1864 par l'ordre adressé à l'armée par le maréchal commandant en chef, et que nous sommes fiers de rappeler ici : "Que les soldats de ce brillant régiment rentrent dans notre chère Patrie fiers de leur conduite et de leurs succès. Quelles que soient les ovations qui les attendent, elles ne pourront être à la hauteur de leurs exploits."

Extrait de l'article de la revue Rive Gauche Historique du 99 RI

Le 9-9 est le régiment de Lyon

Avant de prendre garnison à Lyon, il erra un peu partout en France et même à l'étranger

Il prend part à l'armée de la Saxe commandée par le prince de Soubise dès novembre 1757

1849-1852 : il est à Orléans et à Blois d'où il est envoyé en Alsace. En avril 1852, il stationne à Colmar

Le 22 juillet 1854, le régiment est envoyé à Lyon. Passe à l'armée de Lyon et du maréchal Castellane. Il prend le nom de 99ème de Ligne.

- campagne d'Algérie : 1855-1859

- campagne d'Italie : 1858

- campagne du Mexique : 1862-1863

- guerre de 1870, les hommes sont faits prisonniers en Allemagne. Fin août 1871, le régiment est reformé.

- 1871 - 1914 : 1875, vient à Lyon, avec un bataillon détaché à Vienne. Le 1er octobre 1887, le 99e est réduit à 3 bataillons stationnés à Lyon qu'il ne quittera qu'en août 1914

- campagne de 1914-18 : différentes opérations.

Carnet de guerre et de captivité d'Alexandre Miachon

La mobilisation à Lyon

" Enfin, si toutefois je reste sur le champ de bataille, je désirerais que vous fassiez inscrire mon nom à la suite de celui du pauvre Papa et de la pauvre Marie." 3 août 1914.

<http://neuf-neuf.pagesperso-orange.fr/miachon/Mob%20miach.htm>

Éléments biographiques d'Alexandre (François Eugène) Miachon

Né le 16 octobre 1893 à Vienne (Isère)

Soldat à la 4e compagnie du 1er bataillon du 99e régiment d'infanterie, sous les drapeaux à la mobilisation. Prisonnier le 10 septembre 1914 au col du Haut-Jacques (Vosges) Sarrebourg (13 au 17), puis Strasbourg (17 au 19). Arrivé le 20 septembre 1914 au camp de Lechfeld (Bavière). Arrivé le 7 novembre 1914 à Laufen / Salzach (Bavière) rattaché administrativement au camp de Lechfeld, certificat daté du 10 avril 1915. Parti en détachement agricole à Oberbuch (Bavière), entre Tyrlaching et Trostberg le 1er avril 1916

Avait fait ses études primaires à l'école de la place de la République à Vienne, puis études secondaires au collège Ponsard à Vienne. Formé au métier de géomètre par son frère Sylvain, né en 1877. Après la guerre, fait des études en région parisienne puis s'est marié en 1919. Il aura 2 enfants, Jean-Baptiste né en 1925 et Marie née en 1930 et décédée en bas âge. Ouvre en 1924 un cabinet de géomètre - expert, exerçant aussi une activité d'assureur et de gérant d'immeubles. A la retraite en 1972. Décédé le 12 décembre 1974.

Dimanche 2 août

La mobilisation a été déclarée après minuit. Le matin, je suis parti à 6 heures pour prendre le service à la société des Forces Motrices du Rhône. Arrivé à Jonage et une fois la garde achevée, j'ai passé mon temps à lire les journaux, les nouvelles devenaient de plus en plus mauvaises. L'après-midi en dehors de mes heures de garde, je m'amusai à pêcher. Avec nous, se trouvaient les hommes de l'armée territoriale. Ils se préparaient pour nous remplacer. Leur tenue leur donnait tout l'air de polichinelles qui jouent dans les cirques ou théâtres.

Lundi 3 août 1914

Nous sommes restés toute la journée à Jonage. Le matin, j'ai lu les journaux que recevaient la société et j'ai aidé à l'adjudant de la territoriale à faire des listes qu'il avait à fournir. L'après-midi, j'ai fait un peu de canotage sur le canal et quelques parties de cartes avec les agents de la sûreté. Ce jour là, j'étais exempt de garde.

Mardi 4 août 1914

Même travail que la journée d'hier. A 4 heures du soir, nous nous sommes préparés à partir, la territoriale étant prête à nous remplacer. A 5 heures se fait la relève des sentinelles et à 5 heures 1/2, nous quittons Jonage. Les habitants du village nous disent au-revoir en nous souhaitant bonne chance. De là, nous nous sommes rendus dans les écoles de Montplaisir où se trouvaient le 1er bataillon actuellement. C'était 7 heures du soir quand nous sommes arrivés. La journée s'est terminée par le repas du soir. C'est aujourd'hui que la guerre est définitivement déclarée. Dans la salle, j'ai fait la connaissance des réservistes qui venaient de rappliquer.

Mercredi 5 août 1914

Le réveil de ce jour était très agité. Les réservistes arrivaient. C'est demain que nous nous embarquons pour l'Allemagne. Des conversations se sont échangées, les uns disaient que nous allions à Dôle, les autres à Epinal, d'autres disaient que nous allions à Berlin, mais au fond, personne ne savait rien. Le matin, nous avons bu le jus comme d'habitude. Le caporal Perret m'a annoncé que j'étais affecté à la 2e escouade avec le caporal Bellon. Le lieutenant Fourquet commandant la 1ère section, le sous-lieutenant Cuelhes commandant la 2e section, l'adjudant Chavernois la 3e section et le sous-lieutenant de Malézieu, Saint-Cyrien, la 4e section. A 7 heures du matin, l'adjudant Chavernois nomme le service. Pour la dernière fois, j'ai été nommé de service au poste. Ensuite, je me suis préparé à prendre le service en tenue de campagne. A 10 heures 1/2, la soupe et à 4 heures, se fait la relève de la garde. Le reste de la journée était employé à prendre la garde et aller appeler les soldats dont les familles faisaient demander. Il arrivait encore quelques réservistes, mais très peu. A la compagnie, il a été fait la distribution des vivres de réserve, des outils, des sacs, etc... Comme outil, j'ai eu une serpe.

Jeudi 6 août 1914

Aujourd'hui, était le jour du départ. Le matin, le capitaine (1) a passé la revue des effets de ses hommes, ensuite, il nous a fait un petit discours dont voici en quelques mots, le résumé. Mes chers amis, le moment de nous montrer est venu. Vous, réservistes qui vous êtes joint à nous pour combattre contre les ennemis qui sont les allemands, dans l'espoir de les vaincre. Eh bien nous les vaincrons jusqu'au bout, que nous les écraserons pour que nos descendants soient tranquilles plus tard. Pour cela, il faut avoir confiance en nos chefs car si tout le monde veut commander, personne ne peut marcher, moi, j'ai confiance en mes supérieurs, (...) ayez confiance en votre capitaine et en vos chefs directs et vous verrez que nous remporterons la victoire et je suis certain que la victoire est à nous. De plus, j'espère que le régiment prendra part à plusieurs batailles qui s'inscriront à la suite des batailles inscrites au drapeau. Le discours est fini en criant "Vive la France et vive le capitaine Isnard".

L'heure de la soupe arrive et nous la mangeons. Le quartier était consigné parce qu'on devait partir de Montplaisir à 2 heures du soir. Malgré cette défense, j'ai réussi à sortir. Je suis allé me faire couper les cheveux et raser, ensuite, je suis allé donner mes adieux à mon camarade Chastel. Ensuite, je suis rentré à l'école vers 1 heure 1/2. A 2 heures, se fait le rassemblement du bataillon. Puis, nous nous sommes rendus à la caserne du fort Lamothe, quand nous passons dans les rues de Lyon, tous les habitants étaient à leurs portes et fenêtres, quelques uns d'entre eux nous donnent des fleurs. Arrivés à la caserne, nous nous sommes rassemblés au milieu de la cour avec le 3e bataillon et le 2e. Une foule énorme nous entourait. Le lieutenant-colonel a fait son discours et à la fin de ce dernier, une personne vint déposer un magnifique bouquet de fleurs sur le drapeau. Ensuite, nous nous sommes dirigés vers la gare des Brotteaux en traversant les principales rues de Lyon, avenue de Saxe, cours Gambetta, boulevard de la Part-Dieu. Toute la foule nous suivait jusqu'à la gare, lorsque nous passons dans les rues, des cris de "Vive la France, vive le 99e" se firent entendre, et beaucoup de fleurs nous ont été distribuées par les habitants. Nous avons traversé Lyon au son de la musique et l'arme sur l'épaule. Les femmes des officiers ont suivi leur mari jusqu'à la gare et ensuite les derniers adieux se sont échangés. C'était environ 7 heures du soir lorsque l'embarquement s'est fait, dans ces wagons, nous avons bien attendu 2 heures avant le départ. Ils se sont échangés des conversations principalement sur la guerre et sur le (...) pour des familles. Tout à coup, le train s'ébranle, voilà l'heure du départ qui vient d'arriver. Des cris de "Vive la France, à bas Guillaume, on lui coupera la tête, de au-revoir et à bientôt". Il était déjà tard, la nuit s'amenant et la plupart de nous s'endorment. Le premier arrêt que nous fîmes fut Besançon. Il dura 1/4 d'heure, juste le temps de changer de machine, puis nous repartîmes dans la direction de Dôle.

(1) Capitaine ISNARD, commandant la 4e compagnie à la mobilisation

Correspondance d'Alexandre Miachon quelques jours avant la guerre

Lyon le 21 juillet 1914

Chère Maman et cher Sylvain

Je suis arrivé Dimanche soir à très bon port au fort Lamothe. Il n'y a pas eu d'appel de piquet. Hier et aujourd'hui, nous avons eu exercice sur les glacis (fonctionnement d'un petit-poste et école de section). Je suis sorti hier soir avec un camarade. Nous sommes allés jusqu'à la gare Perrache. De là, je suis allé rue Duhamel où se trouvait le garage d'auto (...) par Madame Bonneton. Le directeur du garage n'a pas pu me renseigner parce qu'il ne louait que de petites autos destinées aux voyageurs, seulement, il m'a indiqué le garage Moulin, quai Gailleton, c'est un grand garage qui possède des ambulances pour transporter les malades. J'ai vu la patronne qui m'a donné les prix suivants 1 F 50 et 1 F 70 le km, suivant la grandeur de l'ambulance, le retour compris, c'est à dire qu'ils ne comptent que l'aller. Ainsi, comme l'a dit la patronne, pour emmener un malade à Vienne, la course reviendrait à 50 F ou 55 F. Il faudrait que Sylvain écrive tout de suite une lettre de réclamation à l'hôpital et vous verrez que l'hôpital diminuera tout de suite.

Demain mercredi nous avons groupe de manœuvre avec le 2e Dragons, sac chargé en tenue de campagne. Rien d'autre chose à vous dire. Il fait très mauvais temps à Lyon à tout moment, il pleut et nous nous mouillons tous les jours.

Je pense que vous êtes en bonne santé quand à moi, je vais très bien.

Le bonjour à madame Bonneton.

Je vous embrasse bien fort.

Votre fils et frère qui vous aime.

Alexandre

Jonage, le 30 juillet 1914

Chère Maman et cher Sylvain

C'est avec plaisir que je reçois votre lettre ce matin ainsi que le mandat qu'elle contenait, je vous en remercie. Je n'avais pas beaucoup dépensé la semaine passée, j'ai encore 7 F. et quelques centimes qui me feront encore bien une semaine. Je ne pourrai toucher le mandat que lorsque je redescendrai au fort Lamothe.

A Jonage, nous serions très bien si nous avions notre lit et si nous n'étions pas dérangés à tout moment de la nuit. Le jour, nous nous distrayons à jouer aux cartes avec les agents de ville qui prennent également le service. Ils viennent à deux chaque fois et se rechargent 3 fois dans 24 heures, ou bien, nous pêchons à la ligne avec les lignes des voisins de l'usine qui ont bien voulu nous les prêter. Nous sommes un peu mieux nourris qu'au fort Lamothe. Les employés de l'usine ont fait depuis que nous sommes ici 3 quêtes qui ont donné chaque fois une pièce de 7 à 8 F., l'argent est destiné à acheter du vin, comme ça, nous avons 1 quart de vin à tous les repas ce qui est très avantageux. En somme, je suis très content à Jonage, mais il ne faudrait pas que la guerre s'aggrave et vienne jusqu'à nous. Il n'y a rien d'autre de nouveau. Je ne veux pas vous conter de la guerre austro-serbe ainsi de la médiation dont il est question, vous êtes bien mieux au courant que moi au moyen des journaux. J'espère que cette médiation sera acceptée et que tout finira pour le mieux. Pour le moment, je ne me fais point de mauvais sang. Je ne sais pas si j'aurais une permission dimanche, il ne faut pas y compter tant qu'on ne descendra pas au fort Lamothe et même aujourd'hui, c'est trop tard pour en demander une. A défaut de permission je ne descends pas à Vienne.

Vous me demandez si j'ai besoin de quelque chose, pour le moment non, seulement, vous pourriez remettre un petit paquet si ça ne vous ennuie pas, au caporal Perret rentrant samedi soir de grande permission, à moins que vous vouliez voir chez Madame Grillet si son fils est descendu.

Je pense que vous êtes toujours en bonne santé, que nous ne vous faites pas de mauvais sang, quand à moi, je vais très bien.

Le bonjour aux voisins.

Je vous embrasse bien, bien fort.

Votre fils et frère qui vous aime.

Alexandre

Je vous écrirai une prochaine lettre lorsque je descendrai au fort Lamothe. Ce sera probablement samedi ou Dimanche.

Jonage, le 2 août 1914

Chère maman et cher Sylvain

Comme Sylvain sait, j'ai été nommé de service hier soir à 6 heures pour aller à Perrache. Nous ne sommes pas partis, nous avons restés jusqu'à 9 heures dans la cour équipés, de là nous sommes allés nous coucher mais sans se déshabiller ni se déséquiper. Ça fera avec la nuit d'aujourd'hui, dix nuits consécutives sans me déshabiller. Ce matin, j'ai été nommé de service à l'usine des Forces Motrices du Rhône. Le réveil a été à 4 h. 1/2. Arrivé à l'usine, l'adjudant de réserve, car les réservistes sont arrivés, a demandé un secrétaire et j'ai été désigné. Je suis exempt de garde le jour. Des nouvelles extraordinaires arrivent en notre faveur. Il est officiel, d'après une dépêche de ce soir, que le général Joffre a rentré dans l'Alsace-Lorraine de 15 km et acclamé par la foule. On dit que les alsaciens-lorrains se trouvaient du côté de la France et marcheraient contre l'Allemagne, mais de plus, il y aurait 10 000 allemands de tués contre 1500 français, mais je crois que ceci est un canard car si c'était vrai, ce serait vraiment une victoire pour nous et le 99e pourrait être bien moins éprouvé. Il paraît aussi que la Russie a mis un bon pied dans le territoire allemand. Espérons que tout ça est vrai et que tout ira pour le mieux. Nous devons partir officieusement jeudi à midi pour Belfort ou Modane mais il pourrait bien arriver que nous partions plus tôt. Le 99e cantonnera à partir d'aujourd'hui à Montplaisir dans les écoles pour laisser la place aux réservistes (Monjean et Garin sont nommés au 299e territorial à Vienne).

Aucune autre nouvelle à vous dire, que je suis toujours en bonne santé et qu'il fait très chaud, la capote est lourde.

Je vous embrasse bien fort en espérant toujours avoir le plaisir de me trouver bientôt parmi vous.

Votre fils et frère qui vous aime.

Alexandre

Je vous envoie sous ce pli mon brevet d'aptitude militaire et une carte qui se trouvait dans mon carnet.

Lyon Montplaisir le 3 août 1914

Chère Maman et cher Sylvain

Les territoriaux nous ont remplacés pour le service de Jonage. Je suis descendu hier pour aller cantonner avec la compagnie qui se trouve dans les écoles de Montplaisir. Le caporal Perret me remet à l'instant votre lettre que lui avait (...) à son arrivée pour qu'il remette aussitôt le mandat au vaguemestre, de cette façon, j'ai touché aujourd'hui même la somme des 2 mandats soit 30 F. qui m'a été payée en billets, je vous en remercie.

Nous partons pour le moment jeudi matin à 6 heures, nous pensons aller directement à Belfort puis à Berlin mais il n'y a rien de sûr, personne ne sait rien. Enfin, si toutefois nous y allons, j'irais de bon courage avec mes camarades, je ne me fait pas de mauvais sang, que lorsque je pense à vous mais je fini tout de même par prendre une résolution et je pense bien m'en tirer avant qu'ils me tue et encore mieux, j'ai la confiance de revenir vous voir et vous trouver en bonne santé après la bataille. Enfin, si toutefois je reste sur le champ de bataille, je désirerais que vous fassiez inscrire mon nom à la suite de celui du pauvre papa et de la pauvre Marie.

Je pense que vous êtes en bonne santé, quand à moi, je vais très bien.

Je ne vous dit pas adieu, je vous dit au revoir.

Votre fils et frère qui vous aime.

Lyon Montplaisir, le 5 août 1914

Chère Maman et cher Sylvain.

Je quitte le service ce matin , ce n'est pas trop tôt et j'espère bien de ne plus le reprendre à Lyon. Le départ sur la frontière a été retardée, nous ne partons que demain à huit heures du soir. Nous sommes prêt à partir, nous avons tout touché et le sac complètement monté. Il arrive des réservistes de la classe 1901 qui vont marcher avec nous. A part ça, rien de nouveau.

Je voudrais bien savoir des nouvelles de Clovis Southonax et ça me ferai plaisir que vous les écriviez. J'espère qu'il combat toujours contre les casques à pointes et qu'il en sortira victorieux en attendant que le 99e aille lui porter main forte. Vous donnerez de ma part à ses parents bien le bonjour.

Je pense que vous êtes en bonne santé, quand à moi, je vais très bien.

Mes plus grandes amitiés.

Votre fils et frère qui vous aime et vous embrasse bien fort.

Alexandre

Bonne poignée de main aux voisins ainsi que le bonjour à madame Rozier.

Je n'écris pas à Madame Rajon, vous lui donnerez bien le bonjour pour moi.

Carnet de guerre de Frédéric Branche, sergent au 99e régiment d'infanterie (première guerre mondiale)

Portrait fait à Lyon, date inconnue ((c) Bertrand Channac)

<http://www.chtimiste.com/carnets/branche.htm>

Exposition Limonest Patrimoine

Marc Lièvremont - Claude Perben - Archives départementales du Rhône

Les repas sont pris dans la chambrée. L'homme de soupe rapporte de la cuisine la terrine. Chacun se sert à tour de rôle et mange sur une tranche de pain ; les hommes prennent un peu de bouillon avec leur cuillère en bois.

Chaque chambrée dispose d'une cruche en grès remplie d'eau de boisson (de source ou de puits). Le général Boulanger, ministre de la guerre, change l'ordinaire après 1886 : les hommes auront désormais droit à posséder une fourchette et une gamelle individuelle.

Le pain reste la nourriture de base, distribué sous la forme d'un demi-pain de 1,5 kg d'où l'expression d'une boule à deux, un peu de lard, parfois de la morue. Des légumes composent la soupe : raves, navets, rutabagas, carottes, choux, et dans notre région farine de maïs (les gaudes). La ration quotidienne de boisson se compose des infusions, principalement par temps froid, du quart de vin et de 5 cl d'eau de vie.

L'usage de l'équipement du temps de guerre étant strictement réglementé, la vie en temps de paix s'organisait de façon différente. Des réserves étaient constituées pour une vie autarcique d'au moins trois mois en cas d'attaque.

Il est interdit d'utiliser, pour de petits détachements, les fours conçus pour de grandes productions allant jusqu'à 200 rations par fournée. On s'approvisionnait chez les boulangers locaux en temps de paix.

Les citernes d'eau doivent rester suffisamment pleines afin de pouvoir fournir 5 litres par homme et par jour pour une durée prescrite.

Les latrines de guerre étaient installées sous des casemates à l'épreuve de la bombe, avec un accès à l'abri des coups. En temps de paix, l'utilisation des latrines de guerre est formellement interdite afin de ne pas être surpris, lors d'une attaque du fort, avec des fosses pleines.

Un fort armé signifie qu'il est occupé de façon permanente. Un simple officier subalterne assure le commandement en temps de paix, avec une garnison réduite au tiers de l'effectif.

- un détachement du génie pour le fonctionnement de la forge, de la menuiserie
- des artilleurs pour la rotation des armes (dont l'essentiel stocké à l'abri)
- un artificier pour les munitions et les magasins à poudre
- parfois un complément auxiliaire d'infanterie

En temps de guerre, il était prévu que ces ouvrages reçoivent le renfort de troupes territoriales.

C'est dans la chambrée que l'homme de troupe vit et passe son temps libre, les installations militaires ne comportent ni réfectoire ni foyer.

"le chef" est un brigadier d'artillerie ou un caporal d'infanterie. Il surveille la discipline, l'ordre et la propreté. Une chambrée comporte jusqu'à 52 hommes. Elle n'est pas toujours chauffée ; par contre, le renouvellement d'air est assuré. Les températures recommandées étaient variables selon les pièces : chambre de caserne 12 à 14°C, bureau 15°C, hôpital 17°C. Le lit forteresse Modèle 1876 comporte ordinairement 4 places sur 2 niveaux. Le pied de lit est équipé d'une étagère haute, d'un râtelier horizontal pour 4 fusils et d'une tablette rabattable où les hommes mangent assis sur des tabourets. Ceci explique la présence dans les chambrées d'ustensiles de cuisine (cruche en grès, gamelle en terre, terrine), une planche à pain, suspendue au plafond avec des "boules" pour plusieurs jours ; pour l'entretien, un baquet de bois, un seau ; du combustible pour le chauffage. La pièce était éclairée par des bougies, des suspensions ou des appliques.

Chaque literie se compose de :

- un sommier de planches ;
 - une paillasse garnie de 10 kg de paille ou feuilles de châtaigner et renouvelés semestriellement ;
 - un traversin contenant 1 kg de laine et 0,5 kg de crin cardé ;
- et en hiver, un couvre-pieds provenant d'une vieille couverture réformée.

Le point d'eau extérieur au fort, ou parfois la citerne, sert à laver le linge, la vaisselle, et pour l'hygiène individuelle.

Chaque matin, un soldat doit se savonner les mains, la figure, le cou et la tête. Il évitera ainsi les furoncles, les boutons, les inflammations de la face et du cuir chevelu. Il se rince la bouche. Pour se laver les dents, il les frotte avec un doigt et de la craie réduite en poudre. Bien que l'artilleur de forteresse marche peu, il prend un bain de pieds chaque semaine, même en hiver.

La douche est réservée jusqu'en 1907 à l'ambulance (infirmerie), pour des actions de prophylaxie.

Les latrines des officiers sont séparées de celles des hommes de troupe. En temps de paix, on utilise des latrines extérieures à fosse mobile ; à l'intérieur, à chaque étage, des tinettes ou des baquets, sont utilisés la nuit.

La crésyline, le sulfate de fer ou de cuivre sont employés à la désinfection des baquets de propreté et des fosses d'aisance.

Sont vendus par adjudication, les eaux grasses de cuisine (pour la nourriture des cochons), le fumier des chevaux, le contenu des fosses d'aisance (comme fertilisant), les coupes d'herbes et de bois.

Témoignage d'Hervé Faure, expert et passionné d'histoire militaire,
Propos recueillis par Stéphane Autran, le 7 juillet 2011

Le 99 régiment d'infanterie au fort Lamothe

Vie quotidienne du militaire lors de la "première vie" du fort, de sa construction à la mise en place de la deuxième ceinture.

Logistique, nourriture, logement, activités physiques, entraînement militaire, se préparer à la guerre contre l'ennemi (lequel ?)

Le 99e régiment d'infanterie était du type "mi-alpin" c'est-à-dire que les soldats étaient équipés de la canne de montagne (alpenstock) mais n'étaient pas coiffés de la "tarte", le béret des chasseurs alpins (ample pour pouvoir mettre les pieds dedans et les garder au chaud avec de la paille). Le régiment était entraîné pour se battre aussi bien contre les Italiens que contre les Allemands sur le front nord-est.

De la gymnastique était au programme (grimpé de corde, espalier, marches d'épreuves très longues à la fin de l'entraînement : 100 km en 3 jours). Les casernes représentaient un progrès dans l'hygiène des troupes. Avant la guerre de 1870, le principal fléau de l'armée était le typhus qui tuait les 3/4 des soldats. Le typhus se transmettait par la puce du rat. Le logement était l'escouade (12 hommes avec comme chef de chambrée un caporal).

Le régiment s'entraîne au tir. Les meilleurs tireurs ont des prix de tir (cor de chasse comme insigne) et peuvent avoir des permissions supplémentaires. On s'entraîne aux tirs de salves, aux déplacements coordonnés en groupe (ligne de section par un, par deux...), aux tirs à la mitrailleuse, au montage de bivouacs.

Escouade > Section > Compagnie > Bataillon > Régiment > Brigade > Division > Corps d'Armée > Armée.

1 bataillon = 4 compagnies, 1 compagnie = 4 sections etc...

Les différents métiers militaires dans un fort en évoquant quand c'est possible un élément du patrimoine bâti : casemates, écurie, poudrière, magasins, etc.

Le fort Lamothe est une caserne d'infanterie donc peu d'écurie à part pour les chevaux des officiers et quelques mulets de bat. En règle générale, les fusils étaient stockés dans la chambrée, toujours sous la surveillance de son propriétaire. Étant donné qu'en cas de mobilisation, le régiment devait augmenter ses effectifs, beaucoup de bâtiments contenaient les effets de mobilisation.

1) équipement du régiment en effectif de temps de paix

2) en effectif de temps de guerre

3) mobilisation du régiment de réserve : le 299e RI (ajouter 200 au n° de régiment pour trouver le n° de réserve)

4) mobilisation du régiment d'infanterie territoriale : le 109e RIT : donc, un effectif de 1000 hommes pouvait donner plus de 6000 hommes

Nombre de personnes occupées, pour le fort, pour le réseau lyonnais

Au fort Lamothe, le 99e RI en temps de paix représente 2 bataillons, soit environ 1000 hommes. L'effectif de guerre correspond à 2000 hommes + un régiment de réserve 2000 hommes + des bataillons X d'infanterie territoriale = au moins 6000 hommes. La caserne étant trop petite, des soldats dans des bataillons entiers sont logés dans des écoles, chez l'habitant, dans des usines...

Les chevaux, uniformes, symboles

Peu de chevaux au fort Lamothe, caserne d'infanterie. Uniforme d'infanterie classique : pantalons rouges, capote bleue modèle 1877, képi rouge avec couvre-képi bleu, tenue de corvée blanche

Une "journée-type", emploi du temps

Elle est très variable, en général le levé se fait à 5 ou 6 heures. Suit le petit déjeuner, les corvées, l'appel du matin, l'entraînement, le repas de midi, l'entraînement, le repas le soir 18 h, l'appel du soir, le départ en

sortie en tenue, retour 22 heures au plus tard, les s/officiers peuvent revenir vers minuit (emploi simplifié)
Le 99e RI étant un régiment mi-alpin, il partage ses temps de manœuvres entre le camp de la Valbonne pour le tir, le camp de Chambaran en Isère pour les manœuvres et Modane en Maurienne pour la guerre en montagne avec pratique du ski, rappel...

Anecdotes expliquant les conditions de vie, la discipline, l'ordre, l'organisation, la vie sociale

Il y a des salles de police dans la caserne, ce sont les prisons avec des bat-flancs. La capote modèle 1877 est une capote avec des boutons croisés. Une semaine avec un revers sur un côté, l'autre semaine avec le revers de l'autre côté, gare au soldat qui se trompait et qui risquait une punition. Les marques de respect sont différentes si on s'adresse à un officier et à un s/officier. Le soir, il peut être défini un mot de passe simple à se souvenir : dans le genre Austerlitz / Arcole, Bérézina / Bouvines, etc.... Il y a un miroir au poste de police, gare au soldat qui n'est pas impeccable pour sortir le soir, le poste de garde est là pour vérifier la conformité des tenues...

Sur les photos, étant donné que les grades de troupe (caporal) sont rouges sur une capote bleue, ils ne se voient pas ou peu sur les photos en noir & blanc... D'où l'habitude de passer les grades à la craie lorsque les soldats se font tirer le portrait, pour montrer la fierté d'être gradé et pas d'être un simple trouffion !
L'argot poilu ou l'argot militaire est très intéressant à étudier : beaucoup de mots du langage courant viennent de l'arabe ramené par des officiers ou s/officiers ayant fait une campagne en Afrique du Nord et qui passe dans le parler des casernes : toubib, clebs, etc. Il y avait un tailleur civil dans la caserne mais les soldats pouvaient aussi faire retoucher ou acheter des uniformes chez des civils...

L'organisation du réseau des forts en 1830 puis 1870

Ce qui est intéressant concernant les forts est la course entre "le boulet et la cuirasse", le boulet ayant toujours un temps d'avance sur la cuirasse d'où la frénésie à construire des forts de plus en plus éloignés des centres à protéger en même temps que l'augmentation de la portée des canons et les performances des poudres. La turpinite, la mélinite.... Quand un fort était fini d'être construit, les progrès de la poudre le rendait pratiquement immédiatement obsolète...

Témoignage de Lucien MONTOPY, classe 11, du 69e RI :

Exemple d'une marche d'épreuve de 150 km : jour 1 = 30 km, jour 2 = 35 km, jour 3 = 40 km, jour 4 = 45 km.
Départ de la caserne 7 H, retour 16-17 H après une pause d'une heure avec repas froid et café
Les capitaines étaient chargés de passer en revue les pieds des soldats au retour des marches pour vérifier les ampoules

Témoignage du colonel Chevrier

Propos recueillis par Stéphane Autran, le 21 juin 2011

1838 à 1884 (?) : fort avec canons sur les plates-formes de tirs. Ensuite n'a plus servi en temps que fort. Lamothe : commandant la rive gauche du Rhône, le plus central vis à vis de l'arrivée de l'ennemi Lamotte vivait à la cadence des autres fort lyonnais.

1919 : dissolution des corps après la guerre. Lamothe a été un organisme de démobilisation. Les troupes étaient rendues à la vie civile. Engagés, ont peut être été renvoyés chez eux

L'intendance, appelée aussi : "le commissariat de l'armée de terre"

La boulangerie générale était installée aux Subsistances (ancien couvent), depuis Napoléon III. C'est une boulangerie gigantesque de 4 ou 5 fours ravitaillant tous les forts de Lyon. Les subsistances ne livrent pas du "tout prêt" à réchauffer mais surtout des boîtes de conserve (de 20 kg) ; l'appertisation date de la fin du XIXe siècle. L'huile et le vinaigre sont conservés dans des fûts de 200 litres.

Les subsistances stockent riz, pois cassés, légumes secs, pâtes, le vin, la gnôle et ils fabriquaient les rations de combat (individuel, pour une journée, où on pouvait faire réchauffer).

La cuisine est dans le fort mais ravitaillée par l'intendance. Pour l'approvisionnement de la viande par exemple, **un boucher local avait le marché passé par l'intendance au nom de l'unité**. (les casernes engendrent des ressources pour le commerce local des villes).

La cuisine est organisée : on percevait des pâtes, des légumes. La viande était livrée en quartier. On débitait les morceaux de viande sur place grâce aux bouchers et aux appelés.

Pour faire fonctionner cet ensemble, l'armée a des "services" : des essences, des transmissions, du matériel (le transport, armement), du train (transport de troupes et armement), l'intendance. Chaque unité est abonnée auprès de ces services pour ce dont il a besoin

L'armée est organisée pour faire vivre une unité de manière autonome :

- 1 hôtel et restaurant ;
- 2 les transports, cheval, l'armurerie,
- 3 l'entraînement et éventuellement le combat

L'armement comprend une armurerie (dirigée par un sous-officier armurier) et un arsenal avec une réserve de munitions.

Le service du "campement-couchage" permet de préparer les campements pour les manœuvres. La mobilisation se faisait à la gare de la Part-Dieu où tes tentes étaient installées par manque de place. L'approvisionnement de l'intendance se fait plutôt à l'échelle régionale avant 1939 et de manière nationale ensuite.

La lingerie est l'endroit où on lave le linge, la blanchisserie est utilisé pour ce qui n'est pas lavable. Il n'y avait pas de blanchisserie dans chaque fort, elle était liée au magasin de couture. Les maitres-tailleurs et maîtres-bottiers sont des maîtres artisans civils conventionnés par l'armée et ne devant travailler que pour les militaires.

Dans une unité, l'**officier payeur** a une grande importance. Officier d'administration, il gère les finances de l'unité, paie les hommes du rang et le caporal chef. Il donne les timbres et du tabac, fournis avec la solde. Le vaguemestre est le facteur, c'est un sous-officier, son rôle est très important, il permet l'acheminement des nouvelles. Rôle très important des timbres. Centralisation du courrier.

Le **maitre-charron**, réservé au "train" (service de transport des armées), s'occupe des roues et des charrettes.

La santé est organisée autour d'un médecin, plus ou moins gradé. La caserne dispose d'une infirmerie pour les petits problèmes sinon le soldat est envoyé à l'hôpital. Des infirmiers sont présents à chaque section. Ils disposent d'une trousse de première urgence pour intervenir, c'est le premier chaînon en cas de problème.

Le fort a du fonctionner une quarantaine d'année en tant que fort, avant son désarmement.

Le fonctionnement des canons nécessite 3 à 4 personnes plus un officier par batterie (3 à 4 canons). Les soldats s'occupent de la maintenance des canons. Les munitions sont transportées par le train. Il y a des fusiliers sur les créneaux. Les canons de place tirent au delà du glacis, ils sont à l'air libre.

Témoignage du colonel Bonijoly

Propos recueillis par Stéphane Autran, en juin 2011

Le fort Lamothe a la particularité d'être associé à une réserve d'infanterie, sa caserne et son espace d'entraînement. Saint Iréné a aussi cette caractéristique. Ces forts commandent l'Ouest et l'Est de l'agglomération. Cette organisation a duré jusqu'en 1872. Les forts de la première ligne sont armés partiellement jusqu'en 1900 et servent de dépôt de munition, caserne, etc.

On ne connaît pas précisément la liste de régiments ayant occupé Blandan, ?

Non, d'autant plus que ce n'était pas des régiments. Lamothe appartient à un système fortifié, compte essentiellement de l'artillerie et donc des artilleurs. Dans les forts, il y a une majorité d'artilleurs qui servent des canons jusqu'en 1900. Après 1872, il y avait à Lyon un certain nombre de détachements d'artillerie du 11e bataillon de forteresse, du 12e et 16e bataillon de forteresse. Il n'y avait pas dans un fort un bataillon mais des petits détachements, composés en fonction du nombre de canons à servir et un petit détachement d'infanterie très minime en temps de paix. A Lamothe, c'était plus important car il y avait un bataillon de réserve (avec des réservistes), appelés après 1872 les "territoriaux" mobilisés en temps de guerre. Ils ont servi pendant la 1e guerre mondiale à entretenir les voies de communication.

En 1914, 7 ou 8 bataillons d'artillerie territoriale des 10e et 11e régiments d'artilleries sont mobilisés à Lyon. En 1915, ces batteries d'artilleries territoriales ont été envoyées au front pour s'occuper de la voie de 60, (un chemin de fer de 60 cm de large) pour approvisionner les forts en munition, des canons montés sur plate forme, pour déplacer l'artillerie, pour l'alimentation des tranchées.

Toute la vie se passait dans la chambrée ?

Le réfectoire est inventé dans les années 30.

La chambrée : des lits de forteresses : métalliques, à 4 places, deux en bas deux en haut. Le repas est servi dans la chambrée sur la table, le caporal, chef de chambrée est responsable de l'ordre et de la propreté de la chambrée. Une chambrée pleine compte 40 hommes.

En temps de paix, le fort ne comprend qu'un quart voire un tiers de effectifs d'un temps de guerre.

Les effectifs de Lamothe devaient comprendre une garnison (environ 500 hommes) plus le bataillon de réserve (600 hommes).

Le caporal ou brigadier envoie chercher le repas, composé de la soupe, en fait de la viande bouillie, cuite dans la marmite avec des légumes. Jusqu'en 1885, il n'y a pas de gamelles individuelles mais une gamelle collective. Le général Boulanger, ministre de la guerre en 1885 met en place la gamelle individuelle. On mange à la cuillère. La ration c'était 400 g de viande plus 750 g de pain par jour, distribué le matin au petit déjeuné. Les militaires sont des gens biens nourris qui font de l'exercice physique. On commence par distribuer la viande, on désigne celui qui décide de prendre le premier morceau puis on fait tourner, le lendemain, on change de personne. On met la viande sur le morceau de pain et on la mange après, on

attaque par la soupe. Le caporal a donc un grand rôle.

Les soldats sont mieux nourris et mieux couchés que le peuple (paillasse chez les paysans). Ils disposent d'un vrai matelas. A part la promiscuité, ils vivent dans de meilleures conditions que chez eux.

L'histoire générale, on l'a connaît, l'histoire spécifique du fort Lamothe... non ! Mais si on raconte l'histoire militaire en général à cette époque, on est sûr que ça marchera pour le fort Lamothe !

La logique d'approvisionnement de la nourriture.

Il faut distinguer le temps de paix et le temps de guerre. En temps de paix, le fort est approvisionné grosso modo quotidiennement par les magasins de l'intendance, près de l'ancien magasin au grains. Ils fournissent du pain et tous les ingrédients nécessaires à la cuisine.

En temps de guerre, le fort devient autonome, s'il est attaqué, il a en réserve 3 mois de vivres. C'est pour ça que tous les forts ont une boulangerie, qui ne sert qu'en temps de guerre. Les gros forts comme Feyzin, Bron Vancia ont deux fours. Les fours servent une ou deux fois par an pour vérification ou pour la Sainte Barbe (fête pour les artilleurs).

La place de Lyon n'a pas été investi depuis 1793 : le siège de Lyon pendant la Convention. Si on remonte plus vieux, c'est en 60 après JC. !

Le paysage de la ville au XIXe siècle est très différent. Les forts ont marqué très fortement la topographie.

Le réseau imaginé par De Fleury

De Fleury avait des idées nouvelles, il avait compris que le principe des enceintes était périmé. Ce novateur a du composer avec le pouvoir municipal. Son idée était de restaurer les vieilles enceintes du Moyen-Age : Croix Rousse et Fourvière et de construire en avant de ces enceintes des forts dit détachés. Mais les édiles lyonnais voient les choses autrement. Jusqu'en 1900, ils tirent l'essentiel de leurs revenus des octrois donc il faut des portes pour percevoir des taxes. Ils veulent des enceintes continues avec des portes. De Fleury n'est pas intéressé. Les édiles lyonnais s'adressent aux politiques à Paris et obtiennent l'obligation à De Fleury la construction d'une enceinte continue. Fleury prévoit donc une enceinte réunissant ces forts détachés.

Il y a donc eu une alliance contre-nature entre les militaires et les édiles. Au XIXe siècle, on retrouve constamment une opposition entre les militaires et les édiles lyonnais. Les édiles sont par principe opposés aux fortifications, c'est un corset qui empêche la ville de se développer.

Jusqu'à la moitié du XIXe siècle, il n'y a qu'une seule porte (St Sébastien) pour sortir de la ville par le nord ! ni au bord de la Saône, ni du Rhône... C'est un siècle de paix à l'intérieur de la France, donc par conséquent, on voit les enceintes se percer de nombreuses portes : Chartreux, St Laurent, St Clair, Arincourt : à la place d'une seule porte, on en fait cinq.

Les édiles souhaitent avoir des enceintes pour percevoir des octrois. Sous Roux de Fleury en 1830 et lors de la construction de la deuxième enceinte en 1870, ils obligent aussi la construction d'une enceinte continue... qui ne se justifie pas d'un point de vue militaire.

Dès 1900, dès que les forts sont désarmés, les maires n'ont qu'un souci : démolir pour récupérer les terrains. Lyon avait de magnifiques portes. Les forts n'ont plus aucune fonction de défense. Les raisons financières poussent au désarmement des forts.

Lors de la période Serré de Rivière (1874-1895), 450 ouvrages sont construits ! Charles de Freycinet, ministre de la guerre (1889-1890), croulait sous les dépenses d'entretiens et classe les forts en trois catégories :

- un rôle essentiel qu'on modifie et modernise
- on conserve les forts sans les moderniser
- on les abandonne, désarme : Lyon est dans cette catégorie

Édouard Herriot a fait démolir toutes les magnifiques portes fortifiées à Lyon. C'est un désastre. On aurait pu les conserver en faisant passer la rue à côté ! On a des textes montrant l'hostilité d'Herriot aux fortifications.

En 1830 la main d'œuvre de Canuts est au chômage. Après le départ des Bourbons, il y a une quantité de tisseurs au chômage. Paris a recommandé d'employer des chômeurs sur les grands chantiers de construction. Six chantiers sont ouverts à la fois en 1831. On commence par les terrassements. Il y a 400 à 500 ouvriers par chantier. Le danger est alors Autrichien.

En 1874, il y a quatre ou cinq chantiers ouverts à la fois. Le danger est cette fois Italien : il faut se protéger très vite. La main d'œuvre, souvent italienne, va poser des problèmes avec la population locales dans les villages, entraînant conflits et rixes.

Le procès verbal des Comité des fortifications à Paris a été retrouvé à Vincennes. Tous les plans ont été approuvé à Paris au comité des fortifications. Le directeur des fortifications de Lyon désigne un officier (capitaine) pour être le maître d'œuvre d'un ouvrage. Il reçoit une mission : le fort remplit tel objectif. L'artilleur décide en fonction du terrain le nombre de canons à installer. Le capitaine sapeur établit le plan : nombre de canons, d'hommes, etc. Le capitaine envoie ces plans à Paris, sont modifiés ou non. Le capitaine sapeur revient à Lyon avec le feu vert pour faire l'appel d'offre auprès d'entrepreneurs civils qui réaliseront le travail sous le contrôle des militaires afin de s'assurer de la qualité des matériaux et de la mise en œuvre.

Bibliographie

- Babeau Albert, La vie militaire sous l'Ancien Régime, 1890
- Boulanger Philippe, Géographie militaire, Paris, Ellipses, 2006
- Charle Christophe, Histoire sociale de la France au XIXe, Editions du Seuil, 1991
- Chapuis F, Instruction militaire du soldat par lui-même pour la période de guerre, Librairie militaire Berger-Levrault, 1916
- Chevrier Jean-Pierre, Rétrospective succincte sur 150 ans d'histoire militaire de Lyon et de sa région (1860-2010), Bibliothèque du Cercle mixte de la garnison de Lyon, 23 p, 2010
- Corvisier André, Histoire militaire de la France, 4 volumes, PUF, 1997
- Dallemagne François, Les défenses de Lyon : enceintes et fortifications / François Dallemagne ; avec la collaboration de Bernard Billier, Roger Bonijoly, Jean-Pierre Chevrier, ELAH, 2010, 255 p.
- Girardet Raoul, La société militaire de 1815 à nos jours, Perrin, , 1953, rééd. 1998
- Labatie, Historique du GMR5, 22e RI, 1986
- Les grands dossiers de L'illustration, l'armée française, histoire d'un siècle 1843-1944, Le Livre de Paris, L'illustration, 1991
- Mettey-Bunevod Madeleine, Les fortifications de Lyon dans la première moitié du XIXe, Presse universitaires du septentrion, 1998
- Morvan, La vie quotidienne du soldat
- Mudler, Le 9.9. dans la tourmente, 1939-45, BGA Permezel, 2004
- Roynette, Odile, Bon pour le service : l'expérience de la caserne en France à la fin du XIXe siècle, Paris, Belin, 2000.
- Tissier Ch. : 22e RI, Historique, 1998
- Revue Rive Gauche : "Le 99e RI de Lyon", décembre 1978
- Manuel d'infanterie à l'usage des sous-officiers et caporaux, 1919

Recherche simultanée sur l'ensemble des bases "catalogue des bibliothèques d'étude de Rhône-Alpes"

http://mungo.grenet.fr/brainPortal/Brain_SearchSimple.jsp?startForm=simple&villeDef=1&disciplineDef=0

Cartographie :

University of Texas Libraries

Perry-Castañeda Library - Map Collection

Maps and Plans from Baedeker's Southern France (1914)

The following maps are from "Southern France Including Corsica; Handbook for Travellers" by Karl Baedeker. Sixth Revised Edition. Leipzig, Karl Baedeker; New York, C. Scribner's Sons, 1914.

http://www.lib.utexas.edu/maps/historical/baedeker_s_france_1914.html?p=print

Fortifications :

<http://www.fortiff.be/> - Luc Malchair,

<http://fortiffsere.fr/> - Cedric Vaubourg

Remerciements pour leurs conseils et expertises : Roger Bonijoly, Jean-Pierre Chevrier, Hervé Faure.

Illustrations du document :

- cartes postales anciennes : collection privée d'Hervé Faure

- photographies contemporaines (2011) : Stéphane Autran